

LE PROLETAIRE

Abonnement :

Payable d'avance pour Bruxelles.
 Un an 2 fr. 00
 Six mois 1 » 00
 Trois mois 0 » 50

Plus de Privilège.

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES QUINZE JOURS.

Tout par le travail.

Pour la province :

Un an 3 fr. 00
 Six mois 1 » 50
 Trois mois 0 » 80

S'adresser, pour tout ce qui concerne le Journal, chez Coulon, rue St-Lazare, 4, à St-Josse-ten-Noode.

Pour la Suisse et l'Angleterre,
 5 francs par an.

LE JOURNAL

est expédié franco

Par la poste.

Les lettres et les paquets ne seront reçus qu'affranchis.

On s'abonne à Londres au bureau de l'Association internationale centrale, 12, Gray's Inn lane, Holborn, et chez notre correspondant, A. Herben, 10, Cecil street, Mile-end-Road

MM. les abonnés de la province
 peuvent en envoyer
 le montant en timbres postes.

AVIS.

Le bureau du journal est transféré rue St-Lazare, 4, faubourg de Cologne.

(St-Josse-ten-Noode.)

Bruxelles, 23 Janvier 1861.

Notre long silence a, paraît-il, surpris bon nombre de nos lecteurs, tant de la Belgique que de l'étranger. De toutes parts nous ont été adressées, à ce sujet, une foule d'observations, de demandes, voire même de réclamations qui, nous devons le dire, n'étaient pas toujours inspirées par un sentiment de fraternelle bienveillance; malgré cela, nous n'avons garde de nous en plaindre, au contraire, car ces manifestations, quelles qu'en soient d'ailleurs la forme, sont une preuve irréfragable de la droiture, du radicalisme, de la marche du *Proletaire*, et de l'intime solidarité qui existe aujourd'hui, entre tous ceux qui travaillent à l'avènement de la révolution sociale, qui aspirent au triomphe de l'intégrale et absolue liberté.

Pourquoi ce silence, nous dit-on, le *Proletaire* abandonnerait-il la lutte? Le dégoût se serait-il à ce point emparé de votre esprit? — Champion tombé dans l'arène, épuisé avant le temps, seriez-vous déjà au bout de votre rouleau, la source de vos idées serait-elle à jamais tarie? — Manqueriez-vous de moyens pécuniers, les abonnés vous feraient-ils défaut? etc., etc., etc.

Enfin, après tous les mais, les si, les pourquoi et les comment, on en est venu jusqu'à nous menacer (et ce sont nos camarades, nos meilleurs amis ceux-là) de se séparer de nous et de fonder un nouveau *Proletaire*? — Hélas!

Ainsi, on nous laisse pendant une longue période, seul aux prises avec les difficultés qui de toutes parts nous assaillent; et lorsque des motifs — dont nous parlerons plus loin — nous obligent à garder momentanément le silence, ce sont nos camarades les plus intimes, ceux qui peuvent et doivent connaître les motifs de notre inaction, qui crient hâro sur nous, nous menaçant de rompre et de fonder un autre journal!

O logique du prolétariat!!!

Nous voudrions bien savoir ce que personnellement nous aurions à perdre, ce que nos camarades, et surtout la cause que tous nous servons, auraient à gagner dans l'exécution de ces intelligentes menaces!

Mais ne donnons pas aux choses plus d'importance qu'elles n'en ont en réalité; et au lieu de nous laisser entraîner à de ridicules et stériles ré-

criminations, n'hésitons pas à tendre à nos amis une main loyale et fraternelle, que de leur côté, eux, ils n'hésiteront pas à accepter, nous en sommes à l'avance convaincus.

La cause principale, dominante, nous pourrions même dire la seule cause qui ait paralysé la marche du *Proletaire*, c'est tout simplement une question de travail. Dix-huit mois de prison, qu'on le sache, ne sont pas sans exercer un certain dérangement dans l'existence d'un homme, surtout lorsque cet homme est un travailleur; et comme avant tout il faut vivre, il a bien fallu songer un peu à se récréer l'ancien courant de travail qui fut si malencontreusement interrompu par cette solution de continuité qui, à Bruxelles, se nomme les *Petits-Carmes*.

Nous avons cru d'abord pouvoir parvenir à vaincre les difficultés et continuer, nonobstant tout, la publication régulière de notre journal. — De là les quelques numéros publiés pendant l'année qui vient de s'écouler. — Mais enfin, l'impérieuse nécessité était là, et force nous a été de céder à son inexorable logique.

Nous prions ici nos lecteurs de ne pas se méprendre sur le sens de nos paroles; quand nous parlons de nécessité de vivre avant tout, de moyens d'existence à récréer, etc., il s'agit de notre personne et non de notre journal: « *Ventre creux n'a pas... de cervelle.* » Avant de songer à écrire, il nous faut au préalable songer à manger. Voilà ce que nous avons voulu dire, rien de plus.

Quant au *Proletaire*, lui, c'est autre chose: Né au sein de la misère, habitué à butiner çà et là sa pâture quotidienne, il n'a pas à s'enquérir de ces matérielles questions; il n'a nul souci de la position qui peut lui être faite; il ne s'inquiète nullement de son lendemain; que lui importe, à lui, les moyens d'existence: il vit, il combat, que lui faut-il de plus?

Et aussi longtemps que notre raison guidera notre pensée, aussi longtemps qu'il nous sera possible de tenir en main l'outil et la plume, nous en jurons par toutes les colères sociales amassées, le *Proletaire* vivra et combattra pour l'affranchissement intégral de la race prolétarienne. Vagabond par tempérament et par nature, sa haine ardente pour tout ce qui vit de privilège et d'exploitation, son amour passionné pour tout ce qui travaille et souffre, voilà sa loi, voilà sa raison d'être: arracher les prolétaires à l'ignorance, au servilisme, les entraîner dans le champ de la révolution sociale, faire enfin de chaque travailleur un irréconciliable ennemi de l'ordre social actuel,

voilà son but; et cette loi, rien ne lui empêchera de la suivre; et ce but, pour l'atteindre, aucun labeur, aucun sacrifice, ne lui paraîtront au-dessus de ses forces.

Où! lutter, lutter encore, lutter toujours; réveiller les fureurs populaires, susciter les colères, semer la haine au sein des masses, telle est l'œuvre que s'est imposé le *Proletaire*, et il n'y faillira pas, croyez-le bien, ami lecteur.

Et lorsque tombé de lassitude sur la route, épuisé, pantelant, il sentira venir sa dernière heure, comme le vagabond du poète, et avec plus de raison — car le *Proletaire* n'a jamais mendié, lui, — il pourra dire à tous, amis ou ennemis:

« Courez vite, allez à la fête;
 « Vieux vagabond, je puis mourir sans vous. »

Mais, en attendant, il a griffes et crocs; il rentre dans la lice un ardent brazier dans la cervelle, au cœur des *trésors* de haine. S'adressant aux déshérités de ce monde: Parias de la société, esclaves de tout sexe, de toute condition, enfants des héroïques vaincus de 48, la réparatrice et sociale révolution est à nos portes; de sourds grondements, répercutant d'un bout du monde à l'autre les plaintes, les gémissements des peuples, annoncent avec certitude un terrible et prochain cataclysme; le drapeau de la révolution bientôt va flotter à tous les vents; de ses gigantesques plis, il peut abriter tous les portehaillons, tous les souffre-douleurs, toutes les victimes du privilège enfin. Soldats de la liberté, en avant donc! qui m'aime me suive! Dans cette radicale voie, je marcherai quoiqu'on puisse dire, quoiqu'on puisse faire. Avec vous si vous voulez, sans vous et malgré vous si vous restez en arrière.

Encore un mot.

Au nombre des observations que nous a valu le silence momentané du *Proletaire*, il en est une qui nous a frappé tout particulièrement; aussi l'avons-nous réservée pour la *bonne bouchée*, comme on dit. Elle nous vient celle-là, de nos *bons amis* les bourgeois. Ces *aimables paroissiens*, croyant sans doute que le *Proletaire* était bien réellement mort, se sont empressés de nous faire parvenir leurs compliments de condoléance, en même temps que leurs offres de service, « pour le cas où nous voudrions recommencer la lutte. »

Ce n'est pas étonnant, — disent-ils, avec ce petit air protecteur qui leur sied si bien, — si votre journal est tombé; réduits à vos seules ressources, vous étiez impuissants, et votre polémique violente, acerbe, surtout contre la bourgeoisie, a tenu éloigné de vous bon nombre de démocrates

bourgeois qui n'auraient pas demandé mieux que de vous apporter leur concours ; si, ajoutent-ils, vous vouliez consentir à prendre des allures *plus modérées, plus fraternelles*, peut-être pourrait-on parvenir à s'entendre, car alors nous n'hésiterions pas à vous venir en aide, à vous tendre la main. » (Vous connaissez, camarades, *cette douce et veloutée petite patte bourgeoise*, qui si vite se change en GRIFFE SANGLANTE aux jours des triomphes populaires).

Merci, messieurs, merci de vos mamours, de vos étreintes fraternelles ! Nous en connaissons la valeur ; nous savons ce que cela coûte au peuple ; le passé est là, il nous suffit et nous ne voulons plus recommencer l'épreuve.

Votre concours ! votre sympathie ! allons donc !

Hommes de privilège et d'exploitation, que peut-il y avoir de commun entre vous et la révolution sociale, dont l'œuvre *immédiate* doit être l'anéantissement de toute exploitation, de tout privilège ?

Allez, allez saltimbanques en carmagnole ! fils ingrats et abâtardis de la grande épopée de 93, portez ailleurs vos offres de service ; le prolétariat n'a que faire de vos blagues ampoulées, de vos mirobolantes promesses ; il vous connaît et vous aime mieux en face de lui qu'à ses côtés.

A votre dangereuse amitié, il préfère votre stérile et impuissante haine !!!

Bêtises diverses à l'usage des exploités.

Nous avons reçu de M. le notaire *Heetveld* la curieuse lettre que voici :

A MM. les rédacteurs du *Prolétaire*.
Bruxelles, le 4 août 1860.

Messieurs,

« Allons prolétaires, apprenons-nous à courir à la frontière nous faire rosser par les zouaves de Bonaparte, afin de défendre et consolider un tel état de choses. »

C'est ainsi que vous terminez votre article intitulé le 29^{me} anniversaire de Léopold, dans le numéro de votre journal qui a paru le 28 juillet écoulé !

Je suis démocrate, c'est à cause de mes sentiments que je désire être tenu au courant des idées qui sont émises par les divers organes de ceux qui prétendent diriger l'opinion à laquelle j'appartiens, voilà pourquoi je me suis abonné à votre journal.

L'appel *ironique* aux prolétaires, que j'ai cité plus haut, me prouve que votre journal n'appartient pas au parti démocratique, ET QU'IL EXISTE UN PARTI PROLÉTAIRE DONT VOTRE JOURNAL EST L'INTERPRÈTE ; il prouve encore que ce parti n'est pas disposé à se faire rosser par les zouaves de Bonaparte pour conserver la nationalité.

Un parti qui a de semblables tendances ne peut me rallier sous son drapeau, et je doute qu'il s'en trouve beaucoup dans notre pays.

Je suis belge, mon pays avant tout, voilà ma devise.

Je ne puis rester plus longtemps abonné à votre journal, sans laisser supposer que je ne suis pas disposé à me faire rosser par les zouaves de Bonaparte, pour m'opposer à l'envahissement de la Belgique, TANDIS QUE C'EST LE CONTRAIRE.

Veillez, je vous prie, me rayer de la liste de vos abonnés et par la suite ne plus m'envoyer votre journal.

Agréez, Messieurs, mes salutations.

HEETVELD.

« Mourir pour la patrie,
« C'est le sort le plus beau,
« Etc., etc., etc. »

Bien souvent les romanciers nous ont entretenu de certaines dispositions spécialement propres à MM. les notaires, mais jamais que nous sachions, aucun écrivain n'a fait la moindre allusion à l'humeur belliqueuse de la gent tabellionne. Il était réservé à M. *Heetveld* de rétablir, sur ce point,

la réputation quelque peu inconnue de cette honorable confrérie. Nous l'en félicitons très-sincèrement pour notre part, et nous lui promettons, en cas d'invasion des cosaques du Midi, de le suivre (par pure curiosité bien entendu), pour voir comment l'échine d'un notaire reçoit une rossade.

M. Defré, cette autre illustration patriotique, ce grand pourfendeur qui, lui aussi, aspire au jour où il pourra tailler, dépecer et manger des côtelettes de *zouzou*, disait naguère à l'assemblée — qu'on appelle nationale parce que les boutiquiers y envoient leurs mandataires :

« LE SENTIMENT RELIGIEUX est plus fort que le sentiment de la famille, plus fort que le sentiment de l'amitié, plus fort que le sentiment d'amour (c'est comme chez Niccollet); sentiment immense dont les hommes ont besoin dans leurs malheurs, dans leurs fatigues, dans leurs découragements. RESPECTEZ DONC LE PRÊTRE, CAR SANS LUI VOUS AURIEZ DES RÉVOLUTIONS. »

Que vous semble, ami lecteur, de ces grands libéraux ; croyez-vous que le prolétariat ait beaucoup à attendre de pareils cocos ?

M. Verhoustraeten, doyen de la calotte bruxelloise, a débité au roi, à l'occasion du nouvel an, la jolie blague suivante :

« Oui, Sire, l'éloge du roi est dans toutes les bouches, la gratitude dans tous les cœurs. Le belge qui penserait autrement serait isolé dans son pays, et justifierait peu le beau nom qu'il porte : mais il n'existe pas ce belge, Sire... »

« Il y a quelque chose d'édifiant, de sublime, dans ce mouvement spontané où les enfants se groupent autour de leur père. C'est bien là la dette de reconnaissance d'un peuple pour son roi... »

Sacré blagueur, va !

Ils sont tous les mêmes. Quand ils ont la panse pleine, ils feignent de croire que chaque travailleur est gras et replet comme un chanoine.

Oui, messieurs, vous avez raison, le peuple est heureux, très-heureux même ; et ce bonheur il le doit, à vous d'abord, à votre roi ensuite.

Allons, bon prolétaire ! trêve à tes souffrances, et cesse de te plaindre ! cela pourrait troubler la digestion de tes seigneurs.

Eh ! qu'importe après tout, les tiraillements d'estomac, les membres raidis par la rigueur de la température, les enfants, les femmes, les vieillards trouvés morts de froid et de faim au fond d'un galetas sans feu ! Bagatelles que tout cela ! tes maîtres dînent bien ; pour eux, le feu dans l'âtre toujours pétille ; que te faut-il de plus ?

Va, va ! producteur de toutes choses, créateur de la richesse publique, va, au milieu des tiens, jeûner et souffrir en silence ; plus de plaintes, plus de gémissements ; que le bonheur des grands soit ta jouissance suprême !

Chante ! chante les louanges du Seigneur.

Gloria in excelsis Deo.

Et paix et bombance aux exploités sur la terre !!!

Il se publie depuis quelque temps, à Bruxelles, une feuille hebdomadaire, ayant pour titre le *Journal de l'ouvrier*.

Cet organe rédigé par des ouvriers honnêtes et bien pensants, s'est donné pour mission de fournir tous les huit jours une certaine dose de bons conseils et d'excellentes maximes à l'usage des travailleurs, et de stimuler chez eux les senti-

ments de gratitude et de soumission envers leurs bien chers et très-estimables patrons.

Un journal qui professe de telles doctrines doit — bien on le pense — jouir de la haute estime des exploités ; aussi ces messieurs le propagent-ils avec un zèle infatigable ; c'est à ce point que, dans certains établissements industriels, on en fait une distribution considérable tous les samedis.

Notre intention n'est pas de nous occuper de cette publication (elle n'en vaut réellement pas la peine), autrement que pour faire connaître les petits moyens employés par les maîtres pour maintenir les prolétaires dans l'asservissement.

L'Empire est mort.

Après les distributions de cervelas, de vins et de cigares faites à ses futurs prétoires, aux revues de Versailles et de Satory, par le chef du pouvoir exécutif, le rusé Thiers, frappé des tendances du président de la république, laissait échapper ces mots devenus historiques : « L'Empire est fait. »

En effet, quelques mois plus tard, par une sombre matinée de décembre, la grande capitale en s'éveillant, se trouva en état de siège et à la merci d'une soldatesque avinée.

Paris dans sa stupeur n'offrit qu'une faible résistance aux projets liberticides de Bonaparte, et après les massacres des boulevards, ce même Paris du 10 Août, du 29 Juillet et du 24 février, vaincu, fut garotté aux pieds de l'usurpateur du pouvoir suprême.

Pour que nulle entrave ne fut mise à ses vastes desseins (c'était tout bonnement pour faire un mauvais pastiche de l'Empire n° 1), le nouveau César ne dédaigna aucun des petits moyens usités en pareilles circonstances et propres à en assurer la réussite :

Proscriptions, arrestations en masse ; des milliers de citoyens plongés dans les cachots et sur les pontons ; d'autres transportés en Algérie et sous le climat meurtrier de Cayenne (bons procédés au demeurant, et employés avec succès par les grands républicains après l'héroïque insurrection de juin 48.)

« La religion, la famille et la propriété sauvée » le Coup-d'Etat triomphant, put aller à Notre-Dame, remercier Dieu de l'aide qu'il lui avait si visiblement accordée dans l'accomplissement de l'œuvre qu'allait ouvrir une ère nouvelle pour la France, cicatriser toutes ses plaies, faire cesser toutes ses misères, y ramener enfin l'âge d'or. »

La société privilégiée acclama avec enthousiasme le nouvel Empire. Le clergé fit retentir les voûtes de ses églises de *Te Deum* chantés en son honneur ; le monde de l'agiot et de l'exploitation, le déclara son sauveur ; se croyant débarrassé à tout jamais de la question sociale, il se frotta les mains en se lançant de nouveau avec frénésie sur le champ de la spéculation.

Pauvres insensés !

Le régime inauguré le deux décembre pour vivre au jour le jour, a offert le spectacle de mille contradictions. Il a essayé de tous les genres : faire du libéralisme au dehors en même temps qu'il tenait la France sous le despotisme le plus dégradant ; rendre au culte Ste-Geneviève, aller en pèlerinage à Notre-Dame d'Auray, et signifier au Pape un ordre de déguerpissement — à terme bien entendu ; — pousser au mouvement des nationa-

lités, et tendre la main aux despotes, ses frères; encourager la révolution italienne et protéger François II; un jour pour le russe, demain pour l'anglais; enfin rouvrir la porte à deux battants à l'agiotage, à la spéculation et prétendre donner l'aisance et le bien-être aux prolétaires.

Aujourd'hui, ne sachant plus à quel saint se vouer, effrayé du vide qui se fait autour de lui, le gouvernement impérial croyant conjurer le péril. s'est imaginé de ressusciter le régime parlementaire proscrit par lui, vient de rendre l'usage de la parole à ses muets et les autoriser à faire « d'humbles remontrances, » et donner à la presse un semblant de liberté.

C'est bien la peine d'être le neveu de son oncle pour en arriver là, et faire comme ses devanciers.

Vaines précautions; elles ne font que montrer sa faiblesse et n'auront pour résultat que de hâter sa chute.

Ainsi dix années ne sont pas écoulées que déjà on peut signaler la décomposition et prévoir une très-prochaine dégringolade de l'édifice impérial.

Ah! nous savons qu'il est difficile de gouverner à une époque de transformation sociale comme celle que nous traversons, et que les despotes perdent un tantinet, la tramontane.

Pour tromper le prolétariat, refouler ses légitimes aspirations, et arrêter le torrent qui menace de les engloutir, les pouvoirs peuvent bien réussir à l'éblouir par la gloriole, ainsi que cela se pratique en France; monter le coup pour lui faire croire qu'il est libre, à la mode de Belgique; susciter des querelles d'allemands, pousser le chrétien à croquer le musulman, et faire dévorer du chinois, par les soldats des grandes nations civilisées, mais tout cela doit avoir un terme et, n'en déplaise aux privilégiés, le formidable problème posé en 48, doit avoir une solution, et elle ne se fera plus longtemps attendre.

L'Empire a beau pousser au chauvinisme. Malgré les lauriers cueillis à Sébastopol, à Solferino et ceux plus récents de Pékin, l'Empire se meurt! l'Empire est mort!

Le voyez-vous se débattre contre les étreintes de l'agonie, contre les approches de la mort. Nul remède ne le sauvera; il doit succomber, et sa mort entraînera celle de tous les privilèges.

Une fois le colosse tombé, alors sur les débris du vieux monde, le prolétariat fondera la liberté!

Depuis le 29^e anniversaire du bien heureux règne auquel le travailleur belge est redevable de tant de bonheur, de tant de prospérité, nous avons vu pleuvoir un véritable déluge de *speechs* de congratulation à l'adresse du roi Léopold I^{er}: Curés, présidents de cour et de chambres, bourgmestres, etc., etc., chacun a tenu à faire le sien, et tous peuvent se résumer dans ces quelques mots:

« Sire! la Belgique vous doit son bonheur.

« Sire! le peuple est heureux par vous.

« Sire! le peuple bénit votre glorieux règne.

« Sire! grâce à votre gouvernement paternel, les classes laborieuses ont vu l'abondance renaître, la prospérité s'accroître sur toute la surface de notre chère patrie. »

Voici la réponse que donnent à ces honorables satisfaits, divers organes de la publicité.

On ne les accusera pas de grossir les faits ceux-là, ce sont des journaux bien pensants:

— On ne sait pas toutes les misères qui courent le monde, dit le *Journal de Charleroi*. Par le froid que nous avons eu l'avant-dernière nuit, une famille de pauvres gens du côté de Huy, composée du père, de la mère et d'un enfant, a passé la nuit vis-à-vis des fours à coke, et le matin n'ayant pas un sou en poche, chacun d'eux dut se mettre en quête de passants charitables pour recueillir quelques secours. Notez encore que le père est blessé, qu'aucun d'eux n'avait un vêtement complet, et qu'ils devaient regagner Huy à pied. Heureusement qu'il s'est trouvé dans la station hier, dans l'après-midi, des personnes charitables qui ont donné quelques secours à ces malheureux, et qui les ont mis à même de prendre place dans un train de voyageurs.

— On écrit d'Alost:

Avant-hier matin, les voisins d'un quartier pauvre de la porte de Grammont, à Alost, éveillés par des cris d'enfants, ont pénétré dans un misérable réduit où ils ont trouvé une femme malade, abandonnée depuis quelque temps de son mari.

Cette femme ne respirait plus qu'à peine, et avait les chairs de tout le côté droit, de la tête aux pieds gelées contre les débris des dalles; c'est avec beaucoup de peine qu'on a pu la détacher au moyen d'eau tiède, de ciseaux et de marteaux.

— Une femme Ledoux, qui avait fixé son domicile dans la cave de la maison occupée par M. Herzet, cordonnier rue Spintay, à Verviers, a été trouvée hier matin raidie par le froid et ne donnant plus signe de vie. Quelques fûts de paille formaient la couchette de cette malheureuse.

— On raconte, dit l'*Union* de Charleroi, que, dans une misérable cabane de la Nouvelle-Amérique, commune de Couillet, deux petits enfants sont morts de froid et de misère, pendant la nuit de mardi à mercredi dernier.

Et pendant ce temps nos bons exploiters rippaillent et festoyent à gogo.

Oh peuple! que ta bêtise, que ta patience sont grandes!!!

Les journaux de Lyon ont parlé d'un grave accident qui est arrivé à Vienne (Isère), pendant l'inauguration et la bénédiction d'une statue de la Sainte-Vierge, érigée sur la colline de Pipet,

On lit dans le *Progrès*:

Les paroisses de Vienne, après s'être réunies à l'ancienne Primatiale, s'étaient rendues en procession au Champ-de-Mars, suivies des autorités et escortées par les pompiers et la troupe. Là elle s'était massées autour d'une estrade haute de vingt pieds et sur laquelle avaient pris place Mgr Ginoulhiac, évêque de Grenoble; Mgr Delcuzy, évêque de Viviers; Mgr Lyonnet; Mgr Franson, archevêque de Turin, et une partie du clergé. M. le marquis de Castellane, sous-préfet, à la tête des principales autorités y étaient également montés.

Toutefois un certain nombre de membres du cortège ecclésiastique et civil, peu rassurés sur la solidité de la charpente voulurent rester au bas.

L'évêque de Grenoble venait de procéder à la bénédiction de la statue de la Vierge, érigée sur la plateforme d'une tour bâtie à la pointe d'un rocher à pic qui domine la ville du côté du levant. Soudain un affreux craquement se fait entendre et se confond avec les cris d'effroi, poussés par une foule immense. L'estrade s'écroule, et le cortège qu'elle portait disparaît au milieu de planches et de poutrelles qui s'amoncèlent les uns dans les autres.

De tous côtés, on se précipite au secours des victimes; on les arrache de dessous les débris qui ont déchiré leurs chairs, froissé ou brisé leurs membres, et on leur prodigue les premiers secours.

Celui qui a été le plus cruellement maltraité, est l'aumônier de la Providence du Bon-Accueil, M. Faure;

ses deux jambes étaient broyées, et les os perçaient les chairs. Monsieur E. Guttin, curé de la cathédrale a le poignet fracturé en deux endroits; M. Gaugier, maire de Vienne et député au corps législatif, s'est fait des entorses; d'autres prétendent qu'il a une fracture au bras. L'évêque de Viviers aurait une jambe cassée; l'évêque de Valence n'a eu que des écorchures aux jambes,

M. de Castellane a éprouvé, par la pression de son épée contre le genou, une luxation qui pourrait avoir plus de gravité qu'une fracture.

Les autres membres du cortège ont eu des contusions plus ou moins graves.

Quelques membres du clergé de Lyon étaient parmi les invités. Nous ne sachons pas qu'aucun d'eux ait eu du mal. Le cardinal-archevêque de Lyon avait dû aller présider la cérémonie.

Le désordre causé par cet accident était à son comble. Le sol était jonché d'ais brisés, de lambeaux d'étoffes, de fragments d'ornements religieux.

La cérémonie s'est tristement terminée à ce fatal moment, et les fêtes de la soirée ont été remplacées, dans chaque famille, par des douloureuses préoccupations d'un événement dont toute la ville avait été témoin.

Chose singulière, Mgr Franson avait déjà fait une chute dangereuse dans une circonstance analogue.

Il y a trois ans, lors de la bénédiction d'une statue de la Vierge, à Montluel, l'estrade sur laquelle il se trouvait avec Mgr Chalandon s'écroula, et les deux évêques furent jetés sur le sol. Mais l'accident n'avait eu aucune suite fâcheuse.

Il nous souvient qu'après le tremblement de terre de la Pointe-à-Pitre, M. Olivier, évêque d'Evreux, prêchant à Saint-Roch, disait, dans son sermon, que cette catastrophe était un châtement infligé par Dieu pour punir le monde de son impiété.

Nous voudrions bien que l'on nous expliquât pour quel motif ce même Dieu, qui préside à tout — selon les religions — a fait dégringoler l'estrade où se trouvaient ceux qui venaient rendre hommage à la mère de son fils.

Chronique religieuse.

De nombreux exemples de haute morale nous sont donnés journellement par les pieux ministres du Christ, qui exploitent la crédulité et l'ignorance pour se créer une existence de sybarites, tout en prêchant l'abstinence et le détachement des biens de ce monde.

— La Cour d'assises du Hainaut s'est occupée de l'affaire du petit frère de Châtelet, dont les journaux ont parlé dans les derniers temps, du nommé Jean François Sommeles, âgé de vingt ans, né à Wolverthem. Elle l'a déclaré, par contumace, coupable d'attentats, consommés ou tentés avec violence, à Châtelet, en 1858, 1859 et 1860, sur des enfants de moins de 15 ans accomplis dont il était l'instituteur, et l'a condamné à la peine des travaux forcés à perpétuité, à l'exposition publique et aux frais.

La cour l'a, en outre, déclaré indéfiniment interdit de toute tutelle, curatelle et de toute participation aux conseils de famille.

— La Cour d'assises avait à s'occuper le même jour de l'affaire à charge du trapiste-Robyn, accusé d'incendie. Mais dès avant-hier l'accusé s'était pourvu en cassation contre l'arrêt de renvoi, en se fondant sur ce que le fait pour lequel il était poursuivi n'était pas qualifié crime par la loi.

On sait que ce trappiste est accusé d'avoir voulu incendier (par vengeance personnelle) l'abbaye de Forges, devenue célèbre par les nombreux attentats commis par les bons pères sur les enfants qui fréquentaient leur école.

— On lit dans l'*Impartial de Bruges* :

• Dans son audience de samedi le tribunal de simple police de notre ville, a condamné le sieur Barthelemi Bauwens, prêtre à Bruges, à deux jours de prison, 16 fr. d'amende et aux frais du procès, pour injures et tapages injurieux troublant la tranquillité publique.

— Le curé de W..., village près d'Ypres, vient de mourir, ayant déshérité sa famille : une proche parente, pauvre veuve avec trois petits enfants, qui sera à charge du bureau de bienfaisance de la commune et sept autres personnes sans aucune fortune, pour constituer héritière de tous ses biens, meubles et immeubles considérables, la famille d'un autre prêtre, dont l'assiduité à sa table et à son lit de douleur n'était que trop connue et qui, ayant passé sa vie dans l'ordre des jésuites, était passé maître ès-arts.

Ce testament a causé une véritable stupéfaction dans le village.

— On lit dans l'*Echo du Nord* (Lille) :

Deux frères du couvent des capucins viennent d'être mis en état d'arrestation sous l'insculpation d'attentat à la pudeur. L'arrestation se rattache à de nombreux faits. D'après la rumeur publique, les turpitudes auraient principalement été exercées sur des enfants de sept, huit et neuf ans.

Nous ne cesserons de recommander aux parents d'envoyer leurs enfants recevoir l'instruction dans ces maisons du Seigneur; ils y puiseront en outre l'exemple de toutes les vertus.

Voici quelques fragments des idées émises dans une assemblée qui s'intitule *Convention des infidèles*, dont le siège est à New-York :

M. Horace Seaver, dans un discours d'ouverture, dit qu'il y a quinze ans que la société existe : que Robert Owen, entre autres célébrités, en fit partie, et qu'elle a pour but une radicale opposition au christianisme et à la révélation divine. Beaucoup de personnes, ajoutait-il, pensent que la liberté de conscience est entière aux Etats-Unis; c'est là une erreur. Les athéistes y sont hors la loi, et ne sont libres que de subir les taxes imposées par une majorité superstitieuse à une minorité qui proteste, au nom de la philosophie, contre la religion, mère du mal.

H. Shroder et Ind. J. Mekinnon, dans une lettre où ils expriment le regret de ne pouvoir assister à la réunion, réclament en faveur des droits de l'homme et de l'abolition de l'esclavage. « AUSSI LONGTEMPS, disent-ils, QUE L'HOMME CROIRA EN DIEU, IL NE SERA PAS LIBRE. AUSSI LONGTEMPS QU'IL Y AURA UN ESCLAVE EN AMÉRIQUE, L'AMÉRIQUE NE SERA PAS LIBRE. »

M. Treat, de l'Ohio, lit les considérants suivants, adoptés par l'assemblée :

• Considérant que le bonheur est le but vers lequel l'homme doit tendre sans cesse;

• Considérant que toutes les notions représentées par les noms Dieu, diable, péché, mort, jugement dernier, éternité, ciel, enfer, ont pour but de jeter l'effroi dans les cœurs et de pervertir les intelligences;

• Considérant que l'influence de ces notions ne peut que nuire au bonheur des hommes, et que rarement il ne se passe de jours où l'homme ne soit frappé de terreur et empêché dans sa marche par l'un de ces mots;

• Considérant que ces notions oppressives et perverses ont pour origine moderne la Bible; que la Bible, par ses enseignements, a produit et ne pourra jamais produire que l'erreur, et plonger les hommes dans une source de calamités;

• Considérant que, partout où règne la Bible, elle exerce une influence délétère sur le bonheur des hommes, et les maintient dans des ténèbres perpétuelles;

• Considérant que la Bible est un obstacle au libre développement des idées et à la marche progressive du genre humain vers le bien-être, il n'y a pas lieu de la considérer comme livre sacré, mais simplement comme tout autre livre profane, susceptible de discussion et d'examen, et dont il faut accepter le peu de bon qui s'y trouve et en rejeter tout le mauvais;

• Considérant que les lois de tempérance, celles sur l'observation du dimanche, et particulièrement celles qui violentent les athéistes dans leur opinion et les traitent en proscrits dans la plus grande partie des Etats de l'Union; que toutes ces lois de la fureur chrétienne sont indignes de l'époque contemporaine, et en même temps une confession de la faiblesse du christianisme; que c'est une violation flagrante des droits naturels; en un mot, une croisade contre le progrès philosophique, contre le génie humanitaire, à la manière des édits des empereurs romains contre les premiers chrétiens.

En réponse à un interlocuteur qui se défend d'être de la doctrine et de la société de Jésus, mais qui pense, le pauvre homme! qu'il faut une religion au peuple, M^{me} Ernestine répond ainsi :

• Nous sommes informés par le préopinant que nous perdons notre temps et notre énergie, et que ce terme *Infidélité*, employé pour nous qualifier, nous expose au ridicule et à l'odieux aux yeux du monde. Je sais, en effet, que celui ou celle qui est assez courageux pour heurter cette chose immonde, qu'on appelle Religion, est exposé à une persécution sans miséricorde. On nous invite à adopter un autre nom que celui d'Infidèles. Si nous le faisons, nous déguiserions nos vrais sentiments, nous laisserions lâchement croire au monde que nous avons foi en un mythe que nous réprouvons. Ce serait le moyen peut-être d'être reçu partout à bras ouverts. Mais ce moyen hypocrite, quant à moi, je le repousse.

• On nous répète souvent que nous démolissons et que nous ne reconstruisons rien. Que fait le chirurgien mandé auprès d'un malade qui a un cancer à la jambe? Il fait l'opération et le lui enlève. Est-ce que le malade s'en plaint? Non, parce que, l'ulcère enlevé, le malade est guéri. Détruisez la religion, et tout le système social revivra. C'est à l'absence des principes humanitaires et à la présence des principes religieux qu'il est dû de voir tant de criminels dans les prisons, les pauvres nègres vendus à l'encan, et la femme privée de ses droits naturels. Ce que nous voulons, c'est détruire la religion, cause de tout cela. Et si quelqu'un nous demande encore ce que nous lui donnons en retour, notre réponse sera celle-ci : *Nous vous donnons à vous-même*. La religion a imprimé à vos fronts la tache originelle; elle vous a déclaré déchus et tellement déchus qu'elle est impuissante à vous sauver; elle vous a placé dans un enfer, et nous venons vous tirer de cet antre sans fond et vous rendre à vous-même, à la lumière humaine. On parle de charité; la religion ne devrait pas nourrir les pauvres, car il ne devrait pas y avoir de pauvres; elle ne devrait pas être la consolation des prisonniers, car il ne devrait pas y avoir de prisonniers : la prison est un restant de barbarie chrétienne. Avec la moitié des sommes fabuleuses dépensées pour bâtir des églises, solder le clergé, entretenir le grand Molack qui a nom Religion, on pourrait faire vivre dans l'abondance tous les enfants pauvres d'aujourd'hui, leur donner le bien-être physique et moral, et en faire, au lieu de criminels, de bons et libres citoyens. Alors qu'on n'aura plus d'églises, on n'aura plus besoin de prisons.

Fragments extraits du calepin d'un prolétaire ardennais.

Je ne fus pas toujours « rouge, incrédule, impie, »
Longtemps je vénérâi jusque notre bon Pie,
A quarante ans, je lus l'Évangile et Prond'hon,
Jean-Jacques, Bernardin, Voltaire et Fénelon,
Avec mon ami C..., avec mon frère P...,
J'examinais la Foi, les livres, la prière.
Allons, me suis-je dit, cherchons la vérité;
Arrière homme de Dieu, Docteurs, Autorité,
Eh quoi donc! Pour savoir tout ce qu'on peut connaître,
N'ai-je pas sous la main, Messieurs, le meilleur maître?
La terre que voici... La Raison qui est là!...
La Révélation... Dieu?... absolu, holà!
Pas de moralité pour l'homme s'il n'est libre,
S'il obéit ou craint. — Droit, justice, Équilibre;
Le Mètre et la Balance... aussi l'Humanité,

Bientôt proclamera-t-on règne, Égalité!

Tout est simple malgré ce pompeux étalage,
Tout est clair et pourtant regardez quel orage!
— Quand tout le monde, ami, spéculant, intrigant,
Cherche à faire fortune en mentant et priant,
Quand « le laisser passer, avec le laisser faire »
Sont à l'ordre du jour; quand l'importante affaire,
Est de paraître juste et parler progrès,
De ménager sa clique et flatter le succès;
Penser et raisonner est besogne trop rude,
On doit dédaigner l'Art, le Travail et l'Étude,
Rire du dévouement, fuir la discussion,
Dire qu'il faut un maître, une Religion,
En dépit du bon sens et du savoir moderne,
Plèbe ignare, imbécile, on l'exploite, on te berne.
Si le prêtre n'est pas un sot, un imposteur,
Ton vrai Dieu trois fois saint, n'est donc qu'un mal-

[fauteur?

Connais-tu la cuscutte ou bien les orobranches,
Plantes sans dignité, sans raison, sans branches?
— Non tu méconnaissais tout : ta force et tes devoirs, —
Ces végétaux, Brigands armés d'affreux suçoirs,
De bouches et de crocs, de griffes meurtrières,
S'implantant sur la peau des plantes ouvrières,
Et puisant dans leurs flancs le suc nourricier,
Arraché avec peine au sol hospitalier;
Sans vigueur et sans force, ils n'ont que l'apparence,
La fleur au grand complet, s'étale avec licence;
Et chose inconcevable, on les trouve placés,
Aux rangs supérieurs ces végétaux classés,
Ces faits n'ont pas besoin, ami, de commentaires,
Contemplez votre sort, le voilà prolétaires!

Résumé politique.

Les « classes laborieuses » déjà si cruellement éprouvées par les privations qu'entraîne à sa suite un hiver rigoureux, sont encore menacées de voir s'accroître les maux qu'elles endurent. Chaque jour nous rapproche du moment où un heurtement formidable *aura lieu*. La guerre avec tout son attirail de souffrances et de misères va se déchaîner sur l'Europe.

Partout on arme, partout on prépare de formidables engins de destruction. Qui pourrait prévoir le nombre de victimes destinées à périr par le canon! et quelle sera l'épouvantable consommation de « chair à canon » pendant l'année qui vient de commencer!

Prolétaires de tous pays! consentirez-vous toujours à être conduit à l'abattoir comme des troupeaux de brutes. Ce sang précieux dont nos maîtres sont si prodigues coulera-t-il toujours pour la plus grande gloire et le maintien du despotisme, et n'en réserverez-vous point pour briser vos chaînes et vous affranchir du joug qui pèse sur vous?

Veuillez-le donc une bonne fois et cette guerre soit la dernière amenée par vos oppresseurs.

LE LIBERTAIRE,

JOURNAL DU MOUVEMENT SOCIAL,

Publié à New-York,

Paraissant à intervalles irréguliers, une fois par mois au moins.

PRIX DU NUMÉRO : 25 CENTIMES.

Les abonnements au *Libertaire* se font, — non au mois ni à l'année, — mais pour un certain nombre de numéros. — Prix de 5 numéros 1 fr. 25 cent. (les frais de poste en plus).

On s'abonne à Bruxelles au bureau du *Prolétaire*.

Imprimerie de A. FISCHLIN, rue du Damier, 13.

LE PROLETAIRE

Abonnement :

Payable d'avance pour Bruxelles.

Un an . . . 2 fr. 00

Six mois . . . 1 fr. 00

Trois mois . . . 0 fr. 50

Plus de Privilège.

Tout par le travail.

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES QUINZE JOURS.
S'adresser, pour tout ce qui concerne le Journal, chez Coulon, rue St-Lazare, 4, à St-Josse-ten-Noode.

Pour la province :

Un an . . . 3 fr. 00

Six mois . . . 1 fr. 50

Trois mois . . . 0 fr. 80

Pour la Suisse et l'Angleterre,
5 francs par an.MM. les abonnés de la province
peuvent en envoyer
le montant en timbres postes.

LE JOURNAL

est expédié franco

Par la poste.

Les lettres et les paquets ne seront reçus qu'affranchis.

 On s'abonne à Londres au bureau de l'Association internationale centrale, 12, Gray's Inn lane, Holborn, et chez
notre correspondant, A. Herben, 10, Cecil street, Mile-end-Road.

Bruxelles, 27 Octobre 1861.

Les Nationalités.

Nation, mot pompeux, pour dire barbarie.
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas?
Déchirez ces drapeaux, une autre voix vous crie :
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie,
La fraternité n'en a pas.

LAMARTINE.

S'il est des mots dont on a usé et abusé, dont on use et on abuse encore tous les jours, ce sont sans contredit, les mots nation et patrie. Tout ce qui dans les sociétés a pour but de museler et d'exploiter les peuples, de paralyser, de comprimer l'essor de l'intelligence humaine, se fait toujours et invariablement au nom de la patrie : Lois et règlements, ordonnances et décrets, échafauds et prisons, police et gendarmes, etc., etc., tout ce hideux attirail de chaînes et d'esclavage, de spoliation et de misère, d'exploitation et de servitude, n'a été inventé, n'existe que dans l'intérêt du bon ordre et de la sécurité intérieure des nations.

Il n'est pas de forfaits, pas d'iniquités, pas de crimes dont les tyrans abreuvent l'humanité, qui ne soient à l'avance justifiés, glorifiés même, comme étant des actes de *haut patriotisme*. Intromise-t-on le despotisme, c'est pour veiller à la sûreté des citoyens; une majesté quelconque veut-elle se passer l'agréable fantaisie d'envoyer à la boucherie quelques milliers de créatures humaines, c'est « pour la gloire et l'honneur de la patrie. »

On empoigne tous les ans la plus forte et la plus vigoureuse jeunesse pour l'entasser dans les casernes, ces antres d'abrutissement et de démoralisation; on crée, on entretient des armées permanentes, on élève des fortifications, — armées et fortifications dévorent les millions par centaines, il est vrai, — mais c'est pour assurer « la sécurité et l'indépendance du pays. » On passe une corde au cou des citoyens sous le nom de passe-ports; on établit des douanes, — ces honteuses et barbares entraves à la libre circulation des hommes et des choses, — c'est « de la prévoyance nationale; » on crée tous les jours de nouvelles charges, on augmente constamment les impôts, c'est pour nourrir, loger, habiller, chauffer, pour entretenir enfin la classe *si intéressante, si nécessaire*, des directeurs, des tuteurs, des protecteurs, — et pour tout dire en un mot, — des mangeurs du peuple.

Les exploiters industriels réclament-ils des lois de prohibition, — afin de pouvoir plus à leur aise rançonner et producteurs et consommateurs, — c'est pour « protéger le travail national; » certains *grippe-sous*, avides de lucre, désireux de voir encore et toujours grossir leur sacoche, fondent-ils une maison de banque ou de crédit,

soyez persuadés qu'ils ne manqueront pas de crier sur les toits, qu'ils n'ont en vue que « de favoriser le développement du travail et de l'industrie indigène. » Enfin, nous n'en finirions pas, si nous voulions énumérer un à un les innombrables bienfaits dont le travailleur est redevable à cette tutélaire et bienfaisante divinité, la patrie.

La seule chose pourtant qu'elle n'ait jamais fait, cette bonne et excellente mère, c'est d'assurer à tous ses enfants, pour prix de leur travail, le bien-être et la liberté. Cependant, ce devrait être là, ce nous semble, sa seule, son unique raison d'être.

C'est en faisant sans cesse résonner à ses oreilles les grands mots : amour du pays, indépendance nationale, dévouement patriotique et autres billevesées équivalentes à l'usage des exploiters, qu'on parvient à maintenir le prolétariat dans cette abjecte condition de servitude et d'esclavage moral, qui est et restera la honte de ce siècle dit de civilisation et de lumières.

Etrange anomalie, en effet : l'homme, dans nos sociétés modernes, est proclamé, *a priori*, libre et l'égal des autres hommes : les lois, les codes, l'éducation, les mœurs, tout enfin concourt à faire naître, à développer en lui le précieux germe de la liberté, de l'autonomie individuelle, — cette loi suprême vers laquelle gravite l'humanité, impulsée par l'attraitif et irrésistible ascendant du progrès, — et la presque totalité de ces mêmes hommes est privée, dépouillée de toute prérogative individuelle, de tout droit de possession personnelle.

Par quelle aberration de l'esprit, un aussi monstrueux phénomène s'est-il implanté et se maintient-il dans les sociétés? Comment est-on parvenu à dire, à persuader à des hommes qu'ils sont libres, alors que pour eux la liberté consiste à subir, — sans même oser murmurer une plainte, — les lois les plus arbitraires, les conditions les plus humiliantes qui puissent être imposées à des hommes par d'autres hommes?

Nous n'hésitons pas à le déclarer, c'est en établissant des lignes de démarcation entre les citoyens, en parquant les peuples comme des troupeaux, en créant et organisant les nationalités enfin; et nous soutenons que tant que dureront cette trompeuse illusion, ce brillant mirage patriotique, les travailleurs n'auront point à espérer d'affranchissement réel, et partant, de voir disparaître la misère qui les ronge et les avilit! car la nation, quoiqu'on fasse et qu'on dise, se compose et se composera toujours de deux éléments, la classe gouvernante et la classe gouvernée : à

l'une tous les privilèges, toutes les jouissances; à l'autre toutes les charges, toutes les privations; à celle-ci le travail qui amaigrit, à celle-là les appointements qui engraisent.

« Les bêtes féroces ont des tanières, s'écriait Gracchus, l'énergique et généreux réformateur égalitaire, et des citoyens romains, qu'on dit « les maîtres du monde, n'ont pas un toit pour leur demeure, un pouce de terre où se reposer. »

Il est vrai que chez ces mêmes romains, ils s'en trouvaient quelques-uns, comme Lucullus, par exemple, qui dinaient à quinze mille francs par tête! Or, pour que le fier et arrogant patricien pût dîner ainsi, il fallait bien de toute nécessité que la plèbe jeûnât!!! L'intérêt, bien entendu, de la patrie, ainsi que du bon ordre, l'exigeait ainsi : se faire tuer en temps de guerre, travailler comme une bête de somme; jeûner et souffrir en temps de paix, tel a toujours été le lot du peuple dans cette admirable pépinière à esclaves, qu'on appelle une nation!

Libéraux et républicains, cléricaux et royalistes, soldats du despotisme et soldats de la liberté, tous proclament à l'envi, le patriotisme le plus saint, le plus sacré des sentiments, et devant lequel doivent s'effacer tous les autres. Ainsi, les attractifs épanchements des âmes, les doux enivrements des cœurs, les suaves émotions de l'amour, toutes ces pures sensations, ces ineffables jouissances, cette science du sentiment enfin, qui développe les plus belles facultés de l'être humain, qui élève l'âme, fait planer l'intelligence jusqu'aux plus hautes régions de l'art et de la poésie, tout cela doit se taire pour faire place à cette stupide et brutale fiction, la patrie!!!

Dans la balance du despotisme, que pèsent en effet les pures joies de la famille, les puissantes impulsions du travail, les passionnés entraînements de la liberté? Hélas! il s'agit bien d'amour et de science, d'art et de poésie, de travail et de liberté! La patrie vous appelle, allez jeunes hommes à l'imagination ardente, aux grandes et nobles pensées, aux poétiques aspirations, allez grossir le nombre des brutes que l'on enrégimente; arrachez-vous aux brûlantes étreintes de ceux qui vous aiment; refoulez toute pensée d'amour, tout rêve d'avenir, et à la voix de la sanglante déesse, courez égorger vos semblables, ou vous faire égorger par eux!

La patrie vous offre un fusil et un sabre, quoi de plus sentimental! quoi de plus poétique!!!

- « Mourir pour la patrie,
- « C'est le sort le plus beau,
- « Le plus digne d'envie,

hurlait en juin 48 cette horde immonde qui s'appelait la garde mobile, alors que la mitraille moissonnait à larges tranchées les travailleurs parisiens.

« Tous vos jours sont à la patrie, »

exclamaient avec un délirant enthousiasme les énergiques mais inconséquents révolutionnaires de 93. Et les héroïques phalanges républicaines devinrent les populici des cohortes des égorgeurs thermidoriens et directoriaux, et plus tard, les seides du plus horrible, du plus sanglant despotisme.

Et c'était logique !

Ce qui constitue la patrie, en effet, ce ne sont ni les circonscriptions territoriales, ni les citoyens qui les habitent. Non. Ce sont les despotes qui les exploitent; et cela est si vrai, qu'à toutes les époques de l'histoire et dans tous les pays sans exception, des actes qualifiés par tel gouvernement de crime de *haute trahison nationale*, deviennent sous tel autre des actes de *haute vertu patriotique*.

Citons quelques exemples pour nous faire mieux comprendre.

En Espagne, Espartero, Narvaez, O'Donnell, sont tour à tour, et selon qu'ils sont vainqueurs ou vaincus, proclamés des héros ou des traîtres, des sauveurs ou des ennemis de la patrie. — En Angleterre, Ionniens et Ecosais, Irlandais ou Indiens, sont, et ont toujours été impitoyablement mitraillés, décimés, toutes les fois qu'ils ont osé revendiquer leurs droits de nationalité. L'amour de la patrie n'existe pas pour eux. Seuls les boutiquiers de la cité de Londres ont le droit de professer les vertus patriotiques. — En 1849, les Romains sont, à la voix de Pie IX (dit le Saint-Père), bombardés, mitraillés, emprisonnés, exilés par des soldats étrangers; et les Français bombardeurs et mitrailleurs sont proclamés les défenseurs, les soutiens et les protecteurs de la nation romaine. — La Belgique a fait une révolution, en 1830, pour s'affranchir de l'étranger. On nous a donné un roi allemand, une reine française, et la plupart de nos ministres sont d'importation étrangère. Ce sont ces braves gens de provenance exotique, qui sont chargés de nous inculquer les vertus patriotiques, l'amour de la nationalité belge ! — Voyez ce qui se passe en Italie. M. Garibaldi appelle le peuple sicilien aux armes, au nom de la liberté et de l'unité italienne. Et après avoir chassé « le Bourbon étranger, » il colle à sa place un roi d'origine savoyarde, qui fait brûler les villages, fusiller, sous le nom de brigands, les citoyens qui se refusent à le reconnaître comme l'incarnation de l'unité italienne. — Parlerons-nous de la Prusse, de la Russie, de l'Autriche, ces trois monstrueux despotismes fabriqués de pièces et de morceaux, enserrant dans leurs griffes sanglantes des centaines de peuples divers, auxquels il est défendu, sous peine du martyre, de prononcer même le nom de leur patrie.

Et en France, cette terre classique de la révolution et de la liberté, ce peuple jadis l'initiateur des autres peuples, voyez-le aujourd'hui couché tout de son long dans la fange : il ne pense plus, ne parle plus, ne respire plus; c'est un cadavre enfin. Hé bien, dans ce pays, la nation, s'appelle pour l'instant Bonaparte, comme elle s'appellait autrefois Louis-Philippe, Charles X, etc., etc. Or, Bonaparte jugeant que le cœur, la pensée, l'intelligence sont choses inutiles, dange-

reuses même, et surtout nuisibles aux intérêts français, il s'en suit que ce pays condamne comme ennemi, et rejette de son sein tout citoyen qui s'avise de vouloir faire usage de l'une de ces trois facultés que la nature a départi à l'être humain pour le distinguer de la brute : un bâillon et un sabre lui suffisent. On les envoie batailler en Chine et en Cochinchine, chez les Turcs et chez les Russes, et toujours au nom et pour la plus grande gloire de la patrie qui, dans ce cas, est figurée par une guenille multicolore accrochée au bout d'une perche. Difficile pour eux serait la réponse, si on demandait à ces braves et spirituels franco-manes, la somme de bien-être que le peuple retire de ses égorgements périodiques. Mais que leur importe ! L'empereur le veut ainsi, et la voix de l'empereur n'est-ce pas la voix de la France ?

Si, à l'exemple de Louis XIV, il lui prenait fantaisie, au magnanime empereur, de faire *dragonner* quelques centaines de mille de ses *bienheureux sujets*, nous verrions la moitié de « L'INTELLIGENT PEUPLE » se ruer sur l'autre moitié, sous le prétexte que ce sont des ennemis.

L'histoire du passé, et surtout l'histoire contemporaine, offrent plus d'un exemple de ces sanglantes hétécombres, accomplies par un peuple sur lui-même à la voix des chefs des nations.

Chose digne de remarque, et que les chantages de nationalités feront bien de méditer, c'est qu'aucun souverain actuel de l'Europe n'est originaire du pays qu'il gouverne; et pas un seul — nous disons pas un seul — dont le sceptre ne soit souillé du sang de ses sujets !

Nous le répétons : nation, patrie, sont synonymes de gouvernement, d'autorité, de despotisme.

« Rome n'est plus dans Rome, disait le dictateur Pompée, elle est toute où je suis. »

Après la bataille de Pharsale, Rome était toute... où était César !

Que les tyrans, les exploiters, les privilégiés chantent des dythirambes en faveur de la patrie, qu'ils lui dressent des autels, qu'ils la choient enfin, nous le comprenons sans peine, elle est pour eux une si bonne vache à lait; mais :

- « Le pauvre a-t-il une patrie ?
- « Que me font vos vins et vos blés,
- « Votre gloire, et votre industrie,
- « Et vos orateurs assemblés ? »

La suite au prochain numéro.

Meeting libre-échangiste.

À l'annonce d'un meeting organisé par l'Association pour la réforme douanière, meeting qui a été tenu pendant les fêtes de septembre, un journal de cette ville, « organe de la démocratie militante, » — qui s'est donné pour mission « de créer des citoyens, » — engageait vivement les ouvriers à assister « à cette réunion de la liberté. »

Formulons tout d'abord notre opinion sur les doctrines du libre-échange : Elles nous débarrasseraient, il est vrai, des entraves mises à la libre circulation des produits; mais leur application, au point de vue du bien-être des masses, aura le même succès que l'abolition des octrois, c'est-à-dire un succès négatif.

Il n'y a vraiment pas de quoi se passionner pour aller entendre les partisans de la réforme douanière, livrer combat à coup de statistiques aux protectionnistes, et ceux-ci ripostant avec les mêmes armes.

Il en résulte pourtant un enseignement de la publication de ces statistiques elles montrent que partout et sous tous les régimes, les travailleurs sont exploités, pressurés jusqu'au sang.

Mais notre curiosité était d'autant plus excitée que nous avions lu ce qui suit dans les colonnes de cette même feuille :

« Lâches et vaniteux sont ceux qui, au lieu de répandre la lumière, se rengorgent dans un mutisme complet; qui au lieu de développer la vie politique et intellectuelle de l'ouvrier, se retirent de l'arène et abandonnent la lutte; qui au lieu de marcher en avant, bâtissent en rêvant des châteaux en Espagne, ATTENDANT DE NOUS REJOINDRE, que nous ayons atteint le point de mire de nos espérances communes, après des sacrifices, des crises et des peines inouïes (?).
« Ceux-là, loin de réveiller dans la milice démocratique que l'énergie que de pacifiques endormeurs ont étouffée et dont elle a tant besoin, se font les auxiliaires de la bourgeoisie aristocratique en détournant les esprits des questions actuelles, en empêchant les ouvriers de prendre une part active à des débats sérieux et instructifs, en décourageant, chose atroce, les déshérités sur toutes les tentatives d'amélioration sociale pour les jeter dans le champ vague de l'attente, leur promettant au grand jour de la rédemption, vers laquelle ils tendent sans avancer d'un pas, la massue d'hercule qui fera disparaître les abus, niveler les inégalités et faire rejaillir d'un coup magique le bien-être de l'égalité, la commune sociale et l'édifice nouveau comme par enchantement. »

En lisant ce qui précède, chacun a dû se dire, comme nous l'avons fait nous-même : Pardieu ! ceux qui écrivent de si jolies choses ne doivent pas se moucher du pied. C'est indubitablement de vrais amis du peuple (le peuple en a tant de ces chers amis); et puisque l'une des propositions soumises à l'assemblée porte que le libre-échange amènerait une notable amélioration dans la condition des travailleurs, libres-échangistes et protectionnistes n'ont qu'à bien se tenir. Des gail-lards de cette trempe leur donneront du fil à retordre, et ne laisseront pas échapper une occasion si favorable pour « répandre la lumière :

Provoquer une discussion approfondie sur les rapports entre patrons et ouvriers; aborder carrément le problème de l'avenir et revendiquer pour le prolétariat justice et liberté, telle semblait être la mission que s'étaient adjugée ces grands citoyens, en prenant toutefois au sérieux et pour de la monnaie de bon aloi, l'article flamboyant dont le lecteur a sous les yeux un échantillon.

Agir autrement est le fait de ceux qui, comme nous, sont rangés dans la catégorie des « lâches et vaniteux, décourageant, chose atroce, les déshérités, etc., etc. »

C'est donc avec la certitude d'assister à une discussion intéressante que nous nous sommes rendus au meeting.

Quelle déception, grands Dieux !

Après la joute livrée entre les orateurs des deux partis qui constituaient la fraction active de l'assemblée, on s'attendait à voir entrer en lice les porte-lumières. Hélas ! ils n'ont pas soufflé mot; nous nous trompons : un *braillard* se démenant comme un énergumène, s'est fait rappeler à l'ordre par le président, et c'était justice; puis est monté à la tribune le président de l'association des fileurs de Gand, (pour lequel on a réclamé l'indulgence, parce que c'est un ouvrier), pour venir contester la véracité des assertions émises par un fabricant gantois, au sujet du taux des salaires payés à ses ouvriers, et implorant... grâce pour ses compagnons condamnés au sujet des affaires de Gand.

C'était bien la peine de faire un appel aux ou-

vriers dans des termes si ronflants et de fulminer l'anathème contre ceux qui « se renferment dans un mutisme complet, » pour se conduire de la sorte et ne pas oser aborder la discussion dans un moment aussi propice, et sur un terrain si avantageux pour débattre les intérêts des travailleurs dont ces messieurs se disent les amis dévoués.

Nous laissons à ces grands *pourfendeurs* le soin de désigner eux-mêmes à quelle catégorie ils appartiennent. Pour nous, notre choix n'est pas douteux : si tous les *vallants* et les *éclairés* leur ressemblent, nous préférons les lâches et les ignorants.

Le règne de l'ordre.

Une petite fille, pauvrement mais proprement vêtue, Lucile R..., était amenée sur les bancs de la police correctionnelle de Paris, sous prévention de vagabondage. Le président procède à son interrogatoire : Quelqu'un vous réclame-t-il? — Ah, mon bon monsieur, je n'ai plus personne. Mon père et ma mère sont morts; je n'ai plus qu'un frère Jacques, mais il est petit aussi. Mon Dieu qu'est-ce qu'il ferait de moi? — Le tribunal va être obligé de vous envoyer dans une maison de correction.

Une voix enfantine crie du fond de l'auditoire : Me voilà, sœur, n'aie pas peur, me voilà! — Et un petit garçon, sous un élégant costume de groom, à la figure éveillé et intelligente, fend la foule et vient se présenter devant le tribunal.

M. le président. Qui êtes-vous? — Jacques R..., son frère. — Quel âge avez-vous? — Treize ans. — Et que demandez-vous? — Je viens réclamer Lucile. — Mais vous avez donc les moyens de subvenir à ses besoins? — Hier, je ne les avais pas : aujourd'hui je les ai; n'aie pas peur, Lucile! — Lucile. Oh! que tu es bon, Jacques! — M. le président. Voyons, mon enfant, le tribunal est disposé à faire pour votre sœur tout ce qu'il pourra, mais donnez-nous quelques explications? — Jacques. Quand ma pauvre mère est morte, nous étions bien embarrassés. Je me suis dit : Je vais me faire ouvrier; quand j'aurai un état, je nourrirai ma sœur.

Je suis entré en apprentissage chez un fabricant de brosses. Tous les jours j'apportais à ma sœur la moitié de mon diner; le soir, je la faisais entrer en cachette dans ma chambre : elle couchait dans mon lit; moi je dormais à terre, enveloppé dans ma blouse. Il paraît que la pauvre petite n'avait pas assez mangé, puisqu'elle a demandé du pain. — Lucile, joignant les mains en pleurant : Mon Dieu que tu es bon, Jacques!

Le tribunal rend Lucile à son frère. Elle s'élance du banc des prévenus pour le rejoindre; mais le président lui dit en souriant : Mon enfant, vous ne pouvez être mise en liberté que demain. — Sois tranquille, je viendrai demain de bien bonne heure. » Se tournant vers les juges : « Je puis bien l'embrasser, n'est-ce pas, messieurs? » Et, sans attendre la réponse, les deux enfants s'embrassent en sanglotant. Jacques se retire en s'essuyant les yeux.

Toute l'assistance, profondément touchée, s'ouvre devant lui et lui témoigne la plus vive sympathie.

(Obs. du Dimanche.)

Voilà le produit de cet ordre social tant vanté par nos maîtres, et si instamment recommandé par eux au respect et à la vénération de la classe ouvrière!

Peut-on concevoir rien de plus horrible que cette infernale société bourgeoise, plaçant le travailleur dans cette cruelle et douloureuse alternative, ou de voler ou de mendier, si mieux il n'aime mourir de faim! Or, le vol est un crime et la loi frappe impitoyablement le malheureux réduit à implorer la pitié des passants.

Voyez-vous d'ici, lecteur, ce petit être souffreteux, arrêté, jeté en prison comme un malfaiteur? — Et pourquoi? Parce qu'il avait eu faim!!!

Les juges se sont émus, dit-on, en voyant ces deux enfants se presser dans les bras l'un de l'autre. Mais leur attendrissement ne va pas pourtant jusqu'à rendre immédiatement la sœur au frère qui la réclame. Oh non! La société, de même que la morale publique, n'y trouveraient pas leur compte.

« Vous ne pouvez être mise en liberté que de-

main, » dit en souriant le bon président. Il souriait sans doute, cet honorable chef des pourvoyeurs, de la candide ingénuité de cette malheureuse qui s'imaginait, elle, qu'on allait sans plus tarder la rendre à son frère. Pauvre chère petite créature! tu croyais que les choses peuvent ainsi se passer toi! Ta jeune et précoce raison te le faisait au moins supposer, et la justice et le bon sens te le disaient aussi. Mais la loi! « ce glorieux monument de la raison et de la sagesse des peuples (traduisez des gouvernements), » la loi n'a jamais eu rien de commun avec le bon sens et la justice. — Frapper impitoyablement le pauvre, réserver toutes ses faveurs au riche, telle est la loi. Tu ignorais ces choses, ô pauvre enfant de prolétaire, puisse-tu, hélas! les toujours ignorer.

Voilà pourtant le sort de l'ouvrier dans nos sociétés modernes — qu'on appelle par la plus amère des dérisions, sociétés civilisées et libres.

— Travailler comme des machines pour nourrir, engraisser les riches; jeûner, souffrir, puis aller crever de lassitude à l'hôpital ou voir les siens jetés en prison, trainés aux gémonies, parce qu'ils ont commis le crime irrésistible..... d'avoir eu faim!

Quel idéal! quelle perspective!!! ah! si c'est là l'ordre, nous demandons ce que pourrait produire de pire le désordre?

Et qu'on ne dise pas que nous assombrissons à plaisir le tableau, que le fait que nous citons est un petit fait isolé, car nous pourrions le montrer se renouvelant par centaines tous les jours et sous toutes les formes.

Les travailleurs n'ouvriraient-ils donc pas enfin les yeux? Ne se mettront-ils pas une bonne fois dans la boule, d'en finir avec l'engence gouvernementale et autoritaire? Ne se convaincront-ils jamais de la nécessité de supprimer tous les privilèges, tout parasitisme?

« Raton tire les marrons du feu, Bertrand les croque, dit la fable. »

Ah! si Raton eût eu au préalable la bonne idée d'étrangler messire Bertrand, il n'eût pas été condamné à se brûler les pattes pour lui fournir sa pâture.

Prolétaires! prolétaires, ne comprendrez-vous donc jamais la morale de cette fable?

Vive la liberté.

Vive la liberté! ont pu s'écrier plus que jamais et avec de puissants motifs les prolétaires belges, lors du dernier anniversaire des « glorieuses journées. »

En effet, les affaires de Gand, les fusillades du Borinage, événements qui ont eu lieu dans le courant de l'an de grâce 1861, nous ont mis à même de mieux apprécier les nombreux bienfaits dus aux institutions qui nous assurent le plein exercice de cette précieuse liberté, pour laquelle les Belges ont combattu en 1830.

Ce serait de notre part le comble de l'ingratitude de ne pas célébrer, tel qu'il le mérite, l'anniversaire des grandes journées qui ont ouvert à la Belgique « une ère de prospérité, de bien-être et de liberté, » inconnue dans les sociétés modernes.

Que pouvions-nous désirer de plus? La constitution de 1831, ne proclame-t-elle pas que tous LES BELGES SONT LIBRES ET ÉGAUX DEVANT LA LOI?

Et ne croyez pas, camarades, que ce soit chez nous, comme chez certains peuples à qui on a octroyé une charte-mensonge; Non. En Belgique, il n'en est point ainsi. Notre magnifique constitution est bel et bien une vérité.

Pour s'en convaincre, il suffit de voir la façon dont sont traités les ouvriers — créateurs de la richesse publique pourtant — dans cette « heureuse et libre Belgique. »

Ces belges que l'on proclame libres et égaux devant la loi, de quels droits jouissent-ils? quelle est la loi protectrice de leurs intérêts, de leur liberté?

Qu'il prenne fantaisie aux patrons d'imposer à leurs ouvriers un règlement des plus absurdes, des plus inhumains, comme l'on fait les exploités du bassin houiller du Borinage, ils peuvent se la passer impunément; la force armée est là toute prête pour appuyer, pour soutenir les prétentions des maîtres; et, quelque soit la légitimité des raisons invoquées par les ouvriers pour ne s'y point soumettre, force doit rester à la loi!

Que d'un autre côté, ces mêmes travailleurs, voyant le prix des objets de consommation constamment hausser de prix, tandis que leur salaire reste stationnaire; voyant enfin leur condition s'empirer tous les jours, et, désespérés de ne pouvoir se procurer les aliments nécessaires à leur subsistance et à celle de leur famille, cherchent à obtenir quelques centimes de plus par journée de travail, n'est-ce pas en prenant les mesures les plus rigoureuses qu'on étouffe leurs plaintes et qu'on les met à la raison?

Ainsi que les prolétaires, au nom du plus sacré des droits, le droit de vivre, réclament comme l'on fait les ouvriers gantois; qu'atteints dans leur dignité, dans leur liberté, comme ceux du Borinage, ils refusent de se soumettre à des conditions humiliantes, s'abstiennent de travailler; sans chercher de quel côté sont les torts, sans examen, c'est toujours en employant la force et au nom de l'ordre qu'on les fait rentrer dans le devoir!!!

Allons, esclaves, à la tâche! — Vous murmurez? les bayonnettes vous entourent. — L'indignation vous saisit! — Vous protestez? — Silence! les canons sont braqués, inclinez-vous.

Oui, prolétaires! tel est notre lot, dans cette Belgique dont on vante tant la prospérité, et sous l'égide de cette constitution dont nos exploités se montrent si fiers. Travailler sans relâche pour engraisser nos maîtres, et le faire sans murmurer surtout, car il faut que l'ordre règne, et nos plaintes troubleraient leur digestion. N'est-ce pas que nous sommes « heureux et libres? »

Plusieurs journaux annoncent qu'une grève vient d'éclater dans le Borinage. — Nous reviendrons sur ce sujet.

Un de nos abonnés, de la province, nous a fait parvenir la lettre suivante, lettre à lui adressée par un ami, après la lecture du dernier n° du *Prolétaire* :

J'ai reçu et lu le courageux *Prolétaire*. J'y ai reconnu de belles et bonnes vérités, exprimées d'une manière aussi agréable que pittoresque.

Les *Fragments extraits du calepin d'un prolétaire ardennais* constituent le tableau le plus frappant qu'il soit possible de faire de la société actuelle, du monde dit civilisé. J'en félicite son auteur.

Je fais des vœux bien sincères pour la réussite de la rude entreprise des champions de la vraie civilisation.

Le brave Coulon a un style qui va parfaitement au sujet qu'il traite. — C'est dommage qu'une aussi noble entreprise soit condamnée à rester sans succès pendant bien des années encore.

Aussi longtemps que l'éducation ne sera pas complètement réformée, tous les efforts des hommes éclairés ne produiront que des résultats insignifiants pour le bien de l'humanité; car il ne suffit pas d'avoir la volonté de faire le bien, il faudrait en avoir le pouvoir. Mais le pouvoir se trouve du côté des riches, et ne pourra jamais être déplacé que momentanément.

L'histoire de tous les peuples et de toutes les époques est là pour le constater.

On aura beau dénoncer l'injustice des riches envers les pauvres, les choses n'en continueront pas moins leur train. Si à leur tour les pauvres devenaient riches, ce serait peut-être pis encore. Un auteur (Labruyère, je pense), a dit que les hommes avaient la volonté de faire le bien jusqu'à ce qu'ils en eussent le pouvoir. Les hommes du temps de Labruyère étaient comme le sont ceux de nos jours et comme ils seront toujours, à de rares exceptions près.

La révolution française, qui a voulu niveler la société, afin de réaliser son programme qui était l'Égalité et la Fraternité, n'a eu pour résultat qu'un bouleversement général, une longue suite de guerres, et enfin le retour des abus qu'on croyait détruits.

Aujourd'hui, tout le monde parle du haut degré où est parvenu la civilisation; mais cette prétendue civilisation n'est qu'un luxe efféminé. Jamais les peuples ne se sont montrés plus semblables aux singes que de nos jours. Rien de plus souverainement ridicule que les modes qui changent à chaque semestre et sont même une des causes de la pauvreté des villes et des royaumes.

Nous aurons beau nous récrier contre les usages scandaleux de la société; rien ne changera si l'éducation ne change pas.

Les prolétaires qui prêchent la réforme, flétrissent l'injustice, menacent les tyrans et dévoilent les hypo-

crites, sont traités de fous, d'insensés et de perturbateurs de la société.

Les prolétaires sont assez nombreux pour faire redresser les griefs dont ils se plaignent, mais pour cela il faudrait qu'ils fussent bien unis, et surtout plus raisonnables, plus éclairés que ne l'est la majeure partie d'entre eux. Arrive-t-il une émeute partielle, on saisit quelques individus, que l'on conduit en prison, et les autres s'enfuient; puis plus rien.

Ce sont les prolétaires eux-mêmes qui vivent leurs chaînes; par conséquent, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux. Si tu les tirais tous de la misère aujourd'hui, ils l'auraient oublié demain, et peut-être pas un centième ne viendrait à ton secours si tu en réclamais d'eux. Je sais qu'on doit faire le bien pour la satisfaction de le faire et non pour l'échanger contre de la reconnaissance; mais il n'en est pas moins vrai que ce serait fort désagréable de se sacrifier pour des gens sans cœur... Que l'éducation soit convenable dans la famille, et tout ira bien.

...Le peuple en masse n'est qu'un animal intraitable qui prend fait et cause pour tel ou tel, sans savoir de quel côté est la justice et le bon droit: il n'y a pas à se fier au peuple, parce qu'il est lui-même trop habitué à se défier de ses gouvernants, qui font semblant de s'occuper de lui, tandis qu'ils ne s'occupent que d'eux-mêmes....

On parle continuellement d'éclairer les masses, et ceux qui sortent des universités n'ont pas la moindre notion du véritable lien social, qui ne se trouve que dans la vérité *une et indivisible*. Toujours de grands étalages de paroles pour ne rien dire, et ce qui pis est, pour ne rien produire de bon. On est à chaque instant surpris de la *profonde ignorance* que professent un grand nombre d'hommes qui ont le nom d'être instruits. Je veux dire que ces hommes n'entendent rien dans la conduite de leurs semblables. Ils font des phrases, des discours, voilà tout.

Je ne voulais d'abord que dire un mot sur les prolétaires, et je m'aperçois que je patauge en dehors de ma route.

Le prolétaire est l'unique soutien des gouvernements bons ou mauvais; c'est de lui qu'on se sert pour asservir les peuples ou les maintenir dans l'esclavage. Quand on n'a plus besoin de lui, on lui dit de s'en aller, et il s'en va. Plus tard, on le rappellera, et il reviendra. Cette fois, on fera sonner bien haut à son oreilles les mots de *Patrie, de Liberté*, et autres épiceries de la même espèce, et notre prolétaire y croira jusqu'à ce qu'il ait étudié la philosophie, qu'il n'étudiera jamais.

Voilà comment le prolétaire devient, sans s'en apercevoir, l'instrument de sa propre servitude. Dans les pays civilisés, ou soi-disant civilisés, on crie contre l'esclavage, tout en portant ses *petites chaînes*. Tout le monde parle de liberté sans la comprendre et sans la mériter; car il ne peut y avoir de liberté sans justice. Or, la justice ne se pratique guère parmi nous; donc, la liberté ne peut y régner pour le moment.

Les hommes ne sont encore que de grands enfants qu'il faut amuser avec des jouets; ils sont les esclaves des coutumes les plus absurdes; ils ne méritent pas d'être heureux; donc, il est juste qu'ils ne le soient pas!

Nous sommes toujours disposés à tout critiquer plutôt que de songer à nous améliorer. Si un brave se dévoue pour déblayer et ensemer le terrain, il y en a tout de suite dix qui s'élancent pour récolter le champ qu'ils n'ont pas semencé. C'est véritablement renoncer à l'amour de soi que de se priver de ses aïses en vue du bonheur du peuple pourri, qui ne saura jamais faire un bon usage des biens mis à sa disposition. Non-seulement on perd son temps à travailler à l'indépendance des hommes, mais on ne parvient pas même à s'en faire comprendre. Il leur faut des maîtres, mon cher philosophe; ils ne renversent les uns que pour s'en donner d'autres. Chacun se croit digne de figurer au premier rang, et promet de renouveler l'âge d'or s'il y parvient. Mais à peine y est-il parvenu, qu'il y montre toute son incapacité. Voilà l'homme....

...Quand tous les hommes seront justes, il n'y aura plus de maîtres: ce sera le règne de la liberté. Mais en attendant, nous devons nous résigner à vivre dans notre société vicieuse.

...Néanmoins, je vous engage à persévérer dans vos études philosophiques, ne fussent-elles profiter qu'à vous seul... L'on est véritablement heureux quand on peut discuter avec des hommes qui cherchent la vérité de bonne foi. C'est pourquoy j'approuve votre petit comité... Notre pays abonde en esprits de détails, mais bien peu d'hommes sont capables d'embrasser des grandes questions.

Le journal *le Prolétaire* a de bonnes intentions et sait mettre le doigt sur la plaie; mais ce n'est pas en indiquant les symptômes d'une maladie qu'on guérit le mal; en lui montrant la gravité de son mal, on ne fait qu'augmenter sa douleur, et en ne lui montrant que

des remèdes impossibles à se procurer, on lui ôte pour ainsi dire la volonté d'en chercher lui-même; enfin, on lui fait sentir plus vivement sa misère, sans espoir d'adoucissement à ses maux.

...Nous n'aurons pas la guerre de sitôt. Des combats auront encore lieu en Europe, mais sans entraîner une conflagration générale. L'empire de Turquie est très-malade et marche à sa décomposition. Le vilain gouvernement autrichien se maintiendra, j'en suis fâché pour le repos de l'Europe. Le Pape donnera encore bien de l'embarras à l'Italie et sera toujours un obstacle à son unification et à son repos... Le Pape est un mauvais chrétien... N'oubliez pas que cet écrit a été fait à la légère.

Certes, il serait difficile, si pas impossible, de tracer un tableau à la fois plus saisissant et plus vrai de la situation et de l'esprit populaire. — Oui, le peuple est et a toujours été l'instrument de son propre esclavage, le plus ferme soutien du despotisme; et partant, sinon l'auteur, au moins le complice *très-volontaire* de tous les maux dont l'espèce humaine est abreuvée.

Et nous n'hésitons pas à le déclarer, si nous envisagions la question révolutionnaire au même point de vue que l'auteur de la lettre ci-dessus, nous aussi, au lieu de nous jeter dans la mêlée, nous nous renfermerions dans cet égoïsme contemplatif qu'il veut bien appeler « la philosophie. »

Mais croire que toute tentative de transformation sera stérile aussi longtemps que l'éducation populaire ne sera pas achevée, c'est nier à la fois, et la vérité historique du progrès, et la puissance créatrice de la révolution.

Consultez l'histoire, dirons-nous à notre correspondant.

Lorsque la révolution religieuse est venue, à la voix de Luther, affirmer le droit de la raison et du libre examen, est-ce que les masses qui consolidèrent et maintinrent cette précieuse conquête de l'humanité, avaient été préparées par une éducation préalable? Quand la révolution politique de 89-93 est venue proclamer les droits de l'homme, c'est-à-dire la liberté, la personnalité humaine, est-ce que les grandes et héroïques phalanges populaires, d'alors, qui brisèrent la société féodale, fondèrent et incarnèrent dans la société moderne un nouveau droit public, la fusion des classes, l'égalité civile, savaient, seulement six mois auparavant, qu'elles seraient appelées un jour à participer à une telle œuvre? Le soutenir serait une hérésie historique, car il est constant que même les plus énergiques, comme les plus convaincus révolutionnaires de l'époque, Robespierre, St-Just, Marat, etc, etc, n'avaient aucune boussole, aucun critérium; ils n'étaient tant seulement pas républicains en 94; et pourtant la révolution fut par eux poussée jusqu'aux limites les plus extrêmes qu'il lui fut possible d'atteindre alors.

Non, non, l'éducation proprement dite, pas plus que les mœurs ne se peut créer par des prédications ou des enseignements verbaux ou écrits. Ce sont les événements qui créent ces choses; et cela est si vrai, si péremptoire, que toujours les grandes révolutions, soit politiques, religieuses, scientifiques ou industrielles, se sont accomplies en dépit et malgré les données et les règles tracées à l'avance par les prétendus sages, les soi-disants esprits forts.

Et comment en pourrait-il être autrement? Le mouvement, le progrès sont continus; et ce qui est vrai aujourd'hui, ne court-il pas toujours grand risque de ne plus l'être demain?

Que chaque prolétaire, — nous l'en conjurons au nom de l'avenir, — veuille y réfléchir, et il ne tardera pas à se convaincre, comme nous, de cette élémentaire et féconde vérité.

Est-ce à dire qu'il n'y a rien à faire et qu'il faille attendre, les bras croisés, l'avènement des grandes crises? Non, mille fois non. Il faut agir au contraire, et agir vigoureusement, soit par la plume, soit par la parole! Mais il faut abandonner la routine et sortir de l'ornière où s'est embourbée, depuis soixante ans, la démocratie prêchuse. Il faut enfin, à peine de stérilité, — et en révolution stérilité et crime sont synonymes, — entrer dans une voie nouvelle, dans une voie radicale et sûre.

Or, qu'elle est cette voie? Faire sentir au peuple son mal, lui montrer toute l'étendue des plaies qui rongent le corps

social; lui en faire connaître les véritables causes, lui indiquer avec toute la clarté, toute l'énergie possible, là où il doit, au jour du triomphe, porter le scalpel révolutionnaire; lui bien persuader que les révolutions sont d'abord et avant tout des négations; que l'avenir ne s'affirme, *ne peut s'affirmer* que sur les débris du passé, et que toute révolution qui compose avec le passé est une révolution perdue.

Luther et Calvin ont fait la négation religieuse. Le tiers état ou la bourgeoisie a fait la négation politique. Il faut que le prolétariat sache, se convainct qu'à lui désormais incombe la tâche de faire la négation sociale. Mais il faut que cette négation soit radicale et absolue.

Telle est la voie où doit être dorénavant dirigée la propagande révolutionnaire: les plans d'organisation, de même que tout ce fatras de voies et moyens inventés par les marchands de panacées réformatrices, n'ont jamais abouti qu'à obscurcir les intelligences, à paralyser les efforts populaires, et conséquemment, à faire avorter les plus grandes et les plus fécondes entreprises.

O! parlez au peuple un langage clair et précis; adressez-vous à sa raison, à son bon sens, et il vous comprendra; dites-lui, en lui montrant l'exploiteuse et despotique société capitaliste, religieuse et politique: voilà l'ennemi! Cours sus au jour de la suprême lutte; brise-la, pulvérise-la, anéantis-la! Frappe! frappe encore, et toujours jusqu'à ce que l'œuvre soit accomplie: que pas une loi, que pas une institution ne demeure debout. — Et il brisera, et il pulvérisera, et il anéantira!

En révolution, ce qui est fait par tous est toujours bien fait.

Dites-lui encore que l'ordre actuel n'est que le chaos, le désordre organisé; que le privilège, l'oïveté, le parasitisme, dominant et gouvernant le monde, et il mettra bas le parasitisme, l'oïveté et le privilège! Dites-lui enfin: Pour que l'être humain soit libre et maître de sa destinée, il faut que la liberté et le travail seuls régissent et gouvernent le monde, et il aura bien vite fondé l'empire du travail et de la liberté!

Un dernier mot:

L'auteur de la lettre précitée nous paraît être un démocrate sincère et éclairé; si donc il voulait continuer la discussion sur cette importante question, nous l'y engageons vivement; car, comme nous, il doit le savoir, les hommes de vraie et sérieuse discussion sont rares. Nous entendons par là ceux qui prennent pour but la recherche de la Vérité, pour critérium la Justice et pour devise: Respect et liberté à nos adversaires.

Résumé politique.

En France, la débacle financière a commencé, et cette fois, elle est flanquée d'une crise alimentaire et industrielle, — c'est le commencement de la fin, — ce qui n'empêche pas l'auguste de rêver l'établissement d'une noblesse impériale et de fêter splendidement les *cousins* qui viennent le visiter tour à tour.

— Les généraux du roi *galant-homme* ne cessent de faire jouir les habitants du royaume de Naples et des Deux-Siciles des *bienfaits* de l'annexion: les incendies et les massacres vont leur train.

— Le roi de Prusse, lors de son couronnement, a dit qu'il tenait de Dieu sa couronne. Les journaux libéraux s'élèvent contre cette prétention. Tenir de Dieu sa couronne ou la tenir de l'imbécilité des peuples, nous trouvons que c'est tout un.

— Les Polonais se laissent toujours massacrer, en faisant des processions et en chantant des prières. *Que le bon Dieu les assiste!*

— Les Hongrois ne cessent de s'agiter pour obtenir le rétablissement de leur constitution qui date de *dix siècles*, et pour placer sur le trône un descendant de St-Etienne. Quel progrès!

— En Russie, c'est différent. Là, se prépare une révolution qui ne s'arrêtera pas aux principes de 89, et qui peut prendre des proportions formidables. Il se pourrait que le proverbe: *C'est du Nord que nous vient la lumière*, soit une vérité.

LE PROLETAIRE

Abonnement :

Payable d'avance pour Bruxelles.

Un an 2 fr. 00

Six mois 1 . 00

Trois mois 0 . 50

Plus de Privilège.

Tout par le travail.

Pour la province :

Un an 3 fr. 00

Six mois 1 . 50

Trois mois 0 . 80

Pour la Suisse et l'Angleterre,
5 francs par an.

JOURNAL PARAISSANT TOUTS LES QUINZE JOURS.

S'adresser, pour tout ce qui concerne le Journal, chez Coulon, rue St-Lazare, 4, à St-Josse-ten-Noode.

Les lettres et les paquets ne seront reçus qu'affranchis.

On s'abonne à Londres au bureau de l'Association internationale centrale, 12, Gray's Inn lane, Holborn, et chez notre correspondant, A. Herben, 10, Cecil street, Mile-end-Road.

MM. les abonnés de la province peuvent en envoyer le montant en timbres postes.

LE JOURNAL

est expédié franco

Par la poste.

Bruxelles, 1^{er} Décembre 1861.

Les Nationalités.

(SUITE).

Non. Le pauvre n'a pas de patrie; ce que l'on nomme ainsi, n'a jamais été pour lui qu'un triple faisceau de maîtres, de chaînes et de bâillons. Le mot patrie dérive de société; société implique évidemment contrat; contrat suppose chez l'individu, spontanéité, consentement, libre volonté, et partant, réciprocité d'engagements et de garanties; en d'autres termes, pondération ou équilibre des droits et des devoirs de chacun. Or, où est-elle la nation qui offre à tous, et surtout aux travailleurs, de telles conditions d'existence? Hélas! en exista-t-il jamais? Parcourez l'histoire du monde entier, chez les peuples anciens comme chez les modernes, — n'importe la forme de gouvernement, — toujours la nation vous présente ce terrible et fatidique tableau: tyrans et sujets, maîtres et esclaves, exploiters et exploités; c'est-à-dire, autorité, droits, privilèges d'un côté; de l'autre, servitude, devoirs, charges. Consultez les contrats sociaux, les constitutions passées et présentes, — quel qu'en soit d'ailleurs et l'esprit et l'origine, — monarchiques ou républicaines, libérales ou démocratiques; qu'elles aient été votées par des mandataires ou octroyées par des despotes, toutes peuvent se résumer ainsi:

ART. 1^{er}. LE PEUPLE DOIT OBÉIR, SOUFFRIR ET TRAVAILLER.

ART. 2. LE POSSESSEUR DOIT COMMANDER, JOUIR ET NE RIEN FAIRE.

Non, le pauvre n'a pas de patrie, car, nous le répétons, ou la patrie est pour tous une mère protectrice et doit, en retour de leur travail, assurer à tous ses enfants et bien-être et liberté, ou elle n'a pas de raison d'être; elle n'a droit ni à leur amour, ni à leur dévouement; et au jour du danger, elle n'a rien à attendre d'eux; qu'elle s'adresse alors aux riches, aux possesseurs de toutes choses. Eux seuls jouissant de tous ses bienfaits, eux seuls doivent la protéger et la défendre.

O! nous en avons pour certitude, et la haine que nous inspire l'injustice sociale et la logique des révolutions! Oui, quoiqu'on fasse et qu'on dise, le jour viendra où, malgré le sabre et le goupillon, malgré la persécution et l'ignorance dont on l'abreuve, le peuple désabusé comprendra enfin toute l'horrible signification de ces deux mots, — symboles de misère et d'oppression: — Dieu et patrie. Vous aurez beau, messieurs les satisfaits, lui chanter sur tous les tons, lui répéter

sur toutes les gammes, l'amour et le dévouement patriotique, une voix plus puissante, — la voix du progrès et de la raison, — bientôt dominera la vôtre; et cette voix, répercutée de tous les points de l'horizon, redira aux déshérités de la terre: « Dieu c'est le règne du mal. La patrie c'est le règne de l'injustice et de l'oppression! »

« Mais, objectera-t-on, l'être humain ne saurait vivre isolé; sa nature essentiellement sociable, de même que la loi de son existence, lui font une nécessité de se rapprocher de ses semblables, de former des groupes, de constituer des sociétés. De là ces grandes agglomérations de peuples, appelées nations ou patries, et qui de tout temps ont existé. Nier le principe des nationalités, c'est donc méconnaître à la fois et l'essence même de la nature de l'homme et la loi du mouvement universel. »

Cette objection, thème favori de tous les prédicateurs *nationalistes*, — a, nous en convenons, une certaine apparence de gravité et de raison qui tout d'abord frappe et entraîne. Mais pour être prise au sérieux, pour être acceptable, il faudrait pouvoir en démontrer la vérité; il faudrait qu'au préalable la synonymie de ces termes: nation, patrie, groupe, puisse être établie. Qui oserait l'essayer? qui pourrait le soutenir?

On nous dira peut-être que le principe des nationalités est aussi vieux que le monde, que tous les peuples l'ont reconnu et pratiqué. On nous citera l'exemple des anciens: les Egyptiens et les Grecs, les Romains et les Gaulois, les fils de Zoroastre et les adorateurs de Jehovah, etc., etc.

Que ne dit-on pas, quand il s'agit de défendre une cause absurde et insoutenable?

De ce que les peuples primitifs se sont amusés à fabriquer toute espèce de fariboles amphigouriques, leur attribuant un caractère sacré, les propagateurs de religiosité n'en infèrent-ils pas, et la vérité religieuse, et la certitude de l'existence d'un Dieu perchant on ne sait trop où? Et pourtant, qu'est-ce que cela prouve, sinon l'ignorance et la crédulité de nos premiers pères? Et puis ne sait-on pas du reste que toujours les esprits simples et non cultivés, sont disposés à attribuer à l'intervention d'une puissance surnaturelle ou divine, les phénomènes les plus ordinaires et les plus compréhensibles: au moindre jaillissement d'un éclair en temps d'orage, combien de gens s'empressent de se signer, croyant ainsi conjurer et détourner d'eux la colère du Très-Haut. Ne voit-on pas encore de nos jours, dans les campagnes, des troupeaux de chrétiens, sous la conduite « d'un pasteur, » trimballer sur les

chemins en beuglant comme des veaux, afin d'obtenir du Créateur, tantôt la cessation de la pluie, tantôt celle du beau temps?

Essayez un peu de dire à ces braves gens que la pluie et le soleil n'ont que faire de leurs braileries, et vous verrez leurs figures!

Cette digression sur le fanatisme religieux n'est point un hors-d'œuvre, qu'on le sache bien; elle s'applique parfaitement, au contraire, au fanatisme national: Le patriote, de même que le croyant, a son fétiche, tout aussi ridicule, tout aussi stupide que le croquemitaine de ce dernier. Celui-ci a son Dieu, sa Croix, sa Prière; celui-là a sa Loi, son Drapeau, ses Chants patriotiques. Mais tous les deux sont également prêts à tous les dévouements, à tous les sacrifices, — non pour leurs semblables, — mais pour leur idole vénérée: l'un pour son Père le Créateur, l'autre pour sa Mère la Patrie.

Donner le caractère d'immutabilité à une institution, par cela seul qu'elle date d'une longue suite de siècles, n'est-ce pas pousser l'absurde jusqu'à ses dernières limites? Autant vaudrait dire en effet que, puisque l'antropophagie, l'esclavage, les castes, les sacrifices humains, ont été des institutions chères à nos ancêtres, elles sont dignes de tout notre respect, de toute notre vénération. Comme si la plus simple raison, le plus vulgaire bon sens, n'étaient pas là pour nous enseigner que, dans ses évolutions successives, l'humanité, libre de toutes les sujétions du passé, de tous les errements de son enfance, se dégageant des entraves apportées à son développement régulier, par l'ignorance des uns et la perfidie des autres, s'élève, grandit, se perfectionne sans cesse, et marche avec une progression ascensionnelle vers l'accomplissement de sa destinée, l'affranchissement intégral des races, c'est-à-dire l'homme en possession des droits, des prérogatives inhérents à sa propre nature.

En créant des êtres libres et indépendants, la nature n'a établi entre eux d'autres liens que la solidarité de leurs intérêts et de leurs besoins, d'autre loi que l'attraction, d'autre guide que leur raison et leurs facultés. A quelque condition et à quelque point de vue où l'on se place, ce n'est jamais impunément que l'on viole les lois de la nature.

Citons pour exemple ce qui se passe dans ce que l'on est convenu d'appeler les hautes sphères intellectuelles:

Dans le domaine de l'Art, — la Musique, la Poésie, la Peinture, la Sculpture, etc., etc., est-ce que le beau, le vrai, l'harmonie, enfin,

sont possibles en dehors des lois naturelles? Peut-on créer, inventer, perfectionner, quoi que ce soit dans les sciences et l'industrie, si l'on ne respecte scrupuleusement les lois physiques? — Le roman lui-même, cette haute spéculation de l'esprit, qui pourrait à bon droit revendiquer sa place dans le monde des arts, ne puise-t-il pas toute sa valeur, toute sa puissance morale, dans l'observance des mêmes lois?

Qu'est-ce que la philosophie? « La recherche de la raison des choses, » dit Proudhon. — Quel orateur oserait se comparer au *Paysan du Danube*?

De ces régions élevées, passons dans le domaine de la vie morale et affective. — Quel sentiment pourrait jamais égaler l'affection maternelle, lorsqu'aucune influence de fortune ou de fanatisme n'en vient paralyser la naturelle expansion?

Parlerons-nous de l'amour, cette loi suprême des êtres, cette douce incarnation de tout ce qui est beau, de tout ce qui est grand dans le monde. Qu'en pourrions-nous dire, bon dieu, en présence d'une société pervertie, dépravée, suintant le vice et la corruption par tous les pores? Comment, en effet, reconnaître le vœu de la nature au milieu d'un tel débordement? Hélas! où rencontrer aujourd'hui ces saintes et chastes émotions, ces pures et ineffables jouissances que le souffle de l'amour vrai et naturel, communique aux âmes d'élite, et qui sont véritablement la quintessence de la vie?

O! tendre et douce poésie des cœurs, quelle retraite inaccessible aux humains as-tu donc choisie pour les punir d'avoir transgressé les lois de la nature?

Et puis, voyez cet autre phénomène, aussi étrange que facile à vérifier: plus l'homme s'élève dans la hiérarchie sociale, plus il gravite les degrés de la fortune et des dignités, plus chez lui le sens moral, les facultés affectives, se relâchent et s'affaiblissent. C'est à ce point qu'il serait difficile, sinon impossible, de rencontrer un sentiment familial vrai, une de ces affections profondes et sincères qui commandent le sacrifice, l'abnégation, les grands dévouements enfin.

Non, non, ce n'est jamais impunément que l'on viole les lois de la nature. Or la nature n'a pas créé les rois, les propriétaires, les privilégiés; elle n'a pas non plus créé ces vastes champs d'exploitation, ces immenses bergeries humaines qu'on appelle des nations. Non. Ce sont là les œuvres du despotisme. La nature, elle, n'a créé que des hommes libres. L'homme, tel qu'il est sorti de ses mains, est donc le prototype de l'idéal social.

Société, nation, ces deux termes qui, au premier abord, semblent synonymes, ont une signification diamétralement opposée et se nient l'un l'autre: groupe, société, impliquent liberté, autonomie individuelle; patrie, nation, impliquent autorité, sujétion. Les sociétés se constituent pour ainsi dire d'elles-mêmes et tout naturellement. Des affinités de mœurs, de goûts, de tempérament, de langage; les influences de climats, les dispositions géographiques, concourent à rapprocher des êtres dont les intérêts et les besoins sont ou à peu près identiques. On conçoit dès lors cette spontanée et instinctive tendance qui les entraîne, les rapproche, les groupe, sans autre autorité que la force impulsive, sans autre loi que

leur libre et volontaire initiative, telle est l'origine des sociétés ou de la vie sociale.

Voyons maintenant comment se constituent les nations.

Un conquérant s'abat sur une contrée; il saccage, pille, vole, répand partout la désolation et la mort; puis, au nom de la force, se proclame le maître, s'empare de tout, impose des lois pour lesquelles il exige de tous et de chacun obéissance et respect; il établit un gouvernement, il choisit un personnel de fonctionnaires et de serviteurs de tous rangs et de tous grades; en un mot, *il fonde une nation*: La force, la spoliation, la conquête, telle est donc l'origine des nationalités.

Et qu'on ne vienne pas nous dire que ce sont là les produits d'une imagination fantaisiste, inventés à plaisir pour le besoin de la thèse que nous soutenons; non, ce que nous disons là est de l'histoire, de l'histoire authentique et fidèle; et nous défions que dans le monde entier, on nous cite un seul exemple de nations tirant leur origine d'une autre source.

Le poète l'a dit avant nous:

« Près de la borne où chaque Etat commence,

« Aucun épis n'est pur de sang humain. »

(La suite au prochain numéro.)

Entrefilet extrait des journaux conservateurs et soumis par nous à l'appréciation des travailleurs.

Un journal dont la prudence est connue l'a dit avec raison: « Ce n'est qu'avec une extrême réserve que la presse doit s'occuper de la question des subsistances, quand des accidents de récolte ou toute autre circonstance déterminent une hausse des denrées alimentaires. Mais une presse libre a surtout pour mission de signaler au gouvernement, à toute heure et dans toutes circonstances, les souffrances et les misères des classes populaires; et ce serait lui rendre un mauvais service, croyons-nous, que de vouloir étouffer par le silence des plaintes en apparence fort sérieuses.

La récolte de cette année est insuffisante, et à une époque où les denrées de première nécessité devraient être en proportion du prix du travail, elles sont tellement hors de prix que L'ON S'EFFRAIE DE VOIR APPROCHER L'HIVER, qui nous amènera vraisemblablement une augmentation du prix des denrées alimentaires compliquée d'une diminution du travail!!!

En dix années, c'est-à-dire de 1851 à 1860, le froment a haussé de fr. 16-71 à fr. 30-16, le seigle de fr. 11-53 à fr. 21-48 et les pommes de terre de fr. 6-67 à fr. 8-32. Dans le même temps environ, le prix de la viande s'est accru de 15 c. par demi kil. celui du beurre de 30 c., celui de la bière de 2 à 3 fr. par hectolitre et celui des loyers de 50 fr. au moins par an dans les grandes villes.

Or, tous ces prix ne font que hausser et, nous le répétons, celui du travailleur reste stationnaire.....

Il faudrait donc que l'on s'attachât avec sollicitude, sinon à rechercher la possibilité d'élever le taux des salaires, du moins à prévenir autant que possible le ralentissement du travail pendant l'hiver, et que le gouvernement PRIT RÉSOLUMENT A COEUR D'AMÉLIORER SANS RETARD LA POSITION DES PETITS EMPLOYÉS DE L'ÉTAT, DES MEMBRES DE L'ORDRE JUDICIAIRE ET DE BEAUCOUP DE MEMBRES DE L'ORDRE ADMINISTRATIF!!!

Ainsi les objets les plus nécessaires à la vie augmentent tous les jours dans des proportions effrayantes, le salaire reste stationnaire ou diminue, et le travail fait défaut. « L'on s'effraie de voir approcher l'hiver, » disent eux-mêmes les organes de la classe privilégiée, et ils concluent, en engageant le gouvernement « à prendre résolument à cœur d'améliorer sans retard la po-

sition des petits employés de l'Etat, des membres de l'ordre judiciaire et de beaucoup de membres de l'ordre administratif. »

Quant à la position des travailleurs, c'est autre chose. « Une presse libre a surtout pour mission de signaler au gouvernement, à toute heure et dans toute circonstance, les souffrances et les misères des classes populaires; » et pour y remédier, la libre presse ajoute: « Il faudrait que l'on s'attachât avec sollicitude (sollicitude est ici joli), sinon à rechercher la possibilité d'élever le taux des salaires, du moins à prévenir autant que possible le ralentissement du travail pendant l'hiver. »

C'est clair et précis au moins cela, et pas n'est besoin d'y ajouter de commentaires: Pour l'ouvrier, le producteur, le père nourricier de la société enfin, on tâchera autant que possible de prévenir le ralentissement du travail pendant l'hiver; pour le fonctionnaire, l'être improductif par excellence, il faut prendre résolument à cœur d'améliorer sans retard sa position. Or, chacun sait que ces malheureux fonctionnaires, appartenant pour la plupart, pour ne pas dire tous, à la classe bourgeoise, possèdent déjà, indépendamment de leur place, une fortune assez rondelette pour n'avoir rien à redouter du renchérissement des pommes de terre. N'importe, « le pain est cher et la misère est grande, » et il faut bien que ces pauvres diables puissent au moins se donner quelques nouvelles douceurs.

« On doit savoir qu'un fonctionnaire ne travaille pas pour l'amour de Dieu. »

Et l'on n'hésite pas à publier de pareilles choses! Ah! ils ont donc bien une grande confiance dans la bêtise et la longanimité du peuple, ces gens-là, pour oser ainsi, et avec un tel cynisme, insulter à ses souffrances?

Augmenter le traitement des fonctionnaires, n'est-ce pas en effet créer de nouvelles charges pour le travailleur, puisque c'est lui qui, en définitive, doit remplir les caisses où sont puisées les sommes dévorées par ces messieurs?

Certes, le gouvernement, nous en sommes convaincus, est tout disposé à élever le taux du salaire de ses serviteurs à gages. Mais pour le salaire des ouvriers, que fera-t-on?

Oh! oh! c'est une tout autre question, ça. Et si vous demandiez au gouvernement de s'en occuper, il s'empresserait de vous répondre, qu'il n'a pas à s'ingérer dans ces sortes d'affaires, attendu que ce serait porter atteinte à la liberté des transactions, ces choses étant du domaine exclusif des ateliers et des fabriques. Mais, dira-t-on, si les patrons en viennent à diminuer les salaires ou à restreindre le nombre des journées de travail, voire même à renvoyer leurs ouvriers en masse, — ceci peut bien être prévu, puisque de l'aveu de tout le monde, le travail est menacé d'un ralentissement général, — que ferait le gouvernement? Interviendrait-il alors pour imposer aux fabricants l'obligation de continuer le travail et un salaire suffisamment rémunérateur?

Oh que nenni! La loi lui lie les mains: le commerce et le travail sont libres; de par la constitution belge, et l'autorité n'a point à y fourrer le bout de son nez. Dans ce cas, ajoutera-t-on, les prolétaires seront aussi laissés libres de se réunir, de se concerter, afin de pouvoir débattre eux-mêmes leurs intérêts avec les patrons, car si les exploités peu-

vent, en toute liberté, s'entendre pour rançonner les exploités, il est de toute justice que les exploités jouissent des mêmes prérogatives, afin de pouvoir s'opposer à la rapacité des patrons. *Dis-tingo* s'il vous plaît. Que les patrons pressurent, rançonnent les ouvriers sans merci ni miséricorde, l'autorité n'a rien à y voir, — *la liberté avant tout*, — mais que les ouvriers essaient de se soustraire à cette tyrannie des patrons, c'est une autre affaire : les bayonnettes et la prison sont, dans ce cas, les raisons péremptoires opposées à leurs réclamations. *C'est ainsi qu'on entend la liberté chez nous!!!* Mais, direz-vous.... Allons, silence! ventre-creux, meurt-de-faim! Oubliez-vous, anarchiste que vous êtes, les sacrifices énormes que tous les ans on fait pour vous venir en aide? les bons de houille, de pommes de terre, les soupes économiques — ô très-économiques! — et puis de quoi vous plaindriez-vous, morbleu! vos maîtres se portent à merveille; ils mangent gras et boivent sec. Que vous faut-il de plus? Vos estomacs sonnent creux, vos entrailles *gargouillent*... et bien!... prenez patience, soyez sages, sachez souffrir avec courage et résignation, ayez toute confiance dans la bienveillante et paternelle sollicitude du gouvernement, mais surtout pas de cris, pas de murmures, car :

« Nous avons pour nous de braves militaires. »

Gand et le Borinage sont là pour vous le rappeler au besoin!

A quoi sert donc d'avoir des gouvernements?

La disette et le chômage, escortés de leurs sombres compagnes, la misère et la faim, sont à nos portes. La moisson, dans les rangs des travailleurs, menace d'être aussi abondante que terrible! Le gouvernement, — *créé pour veiller à la sécurité de tous*, — pourra-t-il conjurer un tel fléau? L'essayera-t-il seulement? Lui-même n'oserait répondre par l'affirmative. Pourtant on nous chante assez souvent son ardent amour du peuple, son inépuisable bonté! Ah! il est si facile d'être bon quand cela ne coûte que la peine de le dire, mais c'est à l'œuvre que les amis se connaissent, et l'occasion est belle pour nos gouvernants de nous en donner la preuve. Mais, hélas! — le passé nous répond pour l'avenir, — ils ne feront rien, rien, rien! Ils ne se priveront seulement pas d'un atôme de leur superflu; ils ne retrancheront pas un plaisir, pas une jouissance en faveur de ceux que menace la famine! Non, non! Ils boiront, ils mangeront, ils continueront à faire ripaille comme si de rien était. Ne sont-ils pas parvenus à persuader au peuple que plus ils s'amuse, eux, plus il est heureux, lui. Les miettes de leurs festins servent, disent-ils, à engraisser la multitude.

Nous le répétons, à quoi sert d'avoir des gouvernements?

Allez, messieurs nos maîtres, allez! Ne vous gênez pas. Jouissez, festoyez tout à votre aise. Les ateliers se vident faute de travail; les denrées alimentaires ne sont pas abordables pour le prolétaire; le râle de la faim bientôt se répercutera des sombres réduits jusqu'aux palais splendides; ne vous dérangez pas pour si peu, les clameurs d'une *populace* affamée ne sauraient troubler votre quiétude, et puis... LE PEUPLE EST SI PATIENT!

A vous donc plaisir et bombance, vins fins et recherchés, abondantes et succulentes victuailles, mais :

« Toi, pauvre peuple qui travaille,
« Toi, que l'on traite de canaille,
« Du gibier tu n'as que les os,
« La viande est pour les gros. »

Mœurs chrétiennes.

Ceci, lecteur, se passe à Rome, capitale du monde catholique et résidence de Sa Sainteté Pie IX.

« Tu ne tueras point. »
(5^e COMMANDEMENT).

Extraits du Procès Locatelli.

« Les témoins sont : 10 gendarmes pontificaux, la plupart juges dans leurs propre cause, car tous ont eu à se défendre dans la mêlée, qui était devenue générale; 3 soldats français et un soldat pontifical, Suisse d'origine.

« Ce qui frappe tout d'abord, c'est que le nom des témoins dans le compte-rendu officiel des débats est indiqué par des initiales, comme si témoigner d'un fait était une honte, comme si, dit un journal, les juges avaient voulu soustraire les témoins à l'infamie.

« L'acte d'accusation porte que le crime a été commis dans l'ardeur d'une émeute populaire, au milieu d'une foule nombreuse et compacte, et que tout s'est passé à dix heures du soir, la lune étant à son dernier quartier. Comment reconnaître à une telle heure, dans une semblable mêlée, la stature, le visage, la barbe, le vêtement d'un individu!

« Écoutez maintenant les témoins :

« 1^{er} témoin : Le meurtrier était un jeune homme de haute stature, sec, portant un pantalon blanc.

« 2^e témoin : Le meurtrier était un homme de moyenne taille, plutôt replet (piuttosto pieno).

« 3^e témoin : Homme de la moyenne stature, plutôt gras (piuttosto tracagnotto).

« Comment concilier toutes ces déclarations?

« Voici qui est plus extraordinaire. Locatelli est arrêté, on le conduit au poste voisin, on le fouille, et l'on trouve dans sa poche... un couteau fermé!

« Voici maintenant la déclaration de Locatelli :

« Après avoir débouché dans le Corso, et ayant à peine fait quelques pas vers Monte-Citorio, je reçus un coup de sabre sur la tête qui me jeta par terre. C'est alors que, me voyant terrassé par les coups dont m'accablaient les gendarmes pontificaux, j'eus le bonheur d'apercevoir plusieurs gendarmes français; je me jetai dans leurs bras afin qu'ils me secourussent et me conduisissent en quelque endroit pour faire panser ma blessure; mais, comme tout tournait contre moi, un des soldats français, me voyant accourir vers lui et pris de peur, me donna un coup de baïonnette dans le ventre, (aimable et généreux français, va! on a bien raison de dire que toujours le soldat français fut un guerrier magnanime!) après quoi je fus arrêté et conduit au commandant de place. »

« Ces paroles ne sont aucunement contredites par les dépositions des soldats français. Aucun d'eux ne déclare avoir vu Locatelli s'avancer armé vers eux.

« Locatelli n'en fut pas moins condamné comme convaincu d'homicide commis par esprit de parti et de propos délibéré.

« J'ai résumé avec impartialité les témoignages les plus importants; il n'est pas un homme sensé qui, en lisant les principales dépositions des témoins, ne déclare que cette condamnation est monstrueuse. Mais à Rome tout se passe en famille; on a horreur de la publicité. On juge tout à huis-clos, les témoins sont appelés en secret, interrogés séparément, ils ne sont confrontés ni entre eux ni avec l'accusé.

« Quand Mgr Sagretti, président de la sacrée-consulte, présenta la sentence de mort à Pie IX, il lui adressa les paroles suivantes :

« Sainteté, voici la sentence de mort contre Locatelli. Je crois remplir un devoir de conscience en lui faisant observer que le crime a été commis la nuit, au milieu de la foule; que les témoins pourraient bien s'être trompés ou avoir mal vu; et qu'en conséquence ce serait le cas d'exer-

cer une clémence qui pourrait nous délivrer du danger de commettre une grande injustice. »

« POUR TOUTE RÉPONSE, LE PAPE ORDONNA DE DRESSER L'ÉCHAFAUD! »

Jésus-Christ a dit : « A ton frère coupable, tu pardonneras sept fois septante fois. »

Sur un simple soupçon de culpabilité, le chef vénérable et TRÈS-VÉNÉRÉ de la chrétienté, leur fait couper le cou, lui!

C'est peut-être moins charitable, mais à coup sûr c'est beaucoup plus expéditif!

Autre trait de ceux qui se disent les disciples de celui qui avait pour maxime : « Quiconque s'élève sera abaissé. »

Le *Journal des Débats* nous apprend qu'il y a eu quelques désordres à Constantinople parmi les chrétiens du rite arménien. Ils avaient à élire un patriarche. Le patriarche actuellement en fonctions, et qui ne se soucie point, à ce qu'il paraît, d'avoir un successeur, aurait fait bâtonner par des gens à lui ceux des fidèles qui lui sont opposés. L'exécution aurait eu lieu dans l'église de Jenikapa et au moment où le suprême pasteur de l'église arménienne distribuait à ses ouailles les bénédictions du ciel. « Pluie de la grâce et pluie de coups de bâton, ajoutent les *Débats*, tout est tombé en même temps. Voilà une manière de massacre dont Mahomet et l'Islam sont pour cette fois innocents. Les blessés ont porté plainte au grand-vizir. »

Et dire que ces farceurs-là crient au scandale, à la profanation, à l'abomination de la désolation, pour la moindre vétille, pour la plus mince plaisanterie faite sur leurs simagrées.

En voilà un qui ne craint pas de souiller ce qu'ils appellent « le temple du seigneur, » en faisant distribuer charitablement la bastonnade aux fidèles qui ne veulent plus de lui pour « pasteur. »

Persévérance et courage.

Persévérance et courage, patience surtout, camarades. Beaucoup d'entre vous tremblent, en pensant à la saison rigoureuse que nous avons à traverser. Vous frémissez lorsque vous envisagez les terribles conséquences qui peuvent résulter du ralentissement du travail, et aggraver encore votre position, rendue déjà si précaire par la cherté excessive des objets de consommation.

Cessez de vous alarmer et que toute crainte s'évanouisse, le gouvernement est là qui vous entoure de sa toute puissante protection et de sa paternelle sollicitude.

Pour vous en convaincre, lisez le passage suivant du discours prononcé par la Couronne, à l'ouverture des chambres :

« Les renseignements recueillis sur l'état de nos récoltes présentent leur résultat sous un aspect moins défavorable qu'on ne l'avait d'abord présumé. A l'étranger, les récoltes sont en général satisfaisantes dans les pays qui exportent leurs céréales, et le régime libéral adopté en Belgique permet de dire que le déficit sera facilement comblé par le commerce. »

Vous le voyez, n'est-ce pas, vos terreurs étaient vaines et tout-à-fait hors de propos.

Le discours du Trône ne mentionne pas, à la vérité, ce qu'il nous en coûtera de privations pour combler facilement le déficit, mais tout bon citoyen doit avoir une foi robuste dans les assu-

rances données par une *auguste* bouche; et pour notre compte, c'est avec la plus *vive satisfaction* que nous transmettons la bonne nouvelle.

Il y a bien, par ci, par là, quelques esprits chagrins et moroses, toujours prêts à critiquer, qui ne se montrent pas complètement satisfaits. C'est ainsi que nous trouvons dans un journal de cette ville, feuille conservatrice s'il en fut, les appréciations suivantes :

« On a offert à ces classes (classes ouvrières) quelques paroles de consolation en leur disant que la crise alimentaire n'aurait pas toute l'intensité qu'on redoutait au premier abord. Nous nous attendons à ce que ceux qui souffrent de la cherté trouvent cette consolation bien légère et peu réconfortante. »

Quelqu'affreux démagogue se sera glissé dans les bureaux de l'*Echo de Bruxelles*, c'est sûr; car il n'y a que les *brouillons*, les *anarchistes*, les *ennemis de l'ordre*, les *buveurs de sang* enfin, qui puissent tenir un pareil langage, et ne pas applaudir aux *bonnes intentions* du gouvernement et aux *mesures énergiques* prises par lui pour conjurer le fléau.

Pour nous, qui sommes des gens paisibles, amis de l'ordre et des lois, qui trouvons juste que le travailleur s'impose tous les sacrifices pour venir en aide au gouvernement dans des moments difficiles, et qu'il ait soin surtout de ne jamais troubler la digestion de ses maîtres, nous ne saurions trop recommander à nos camarades le *courage*, la *persevérançe*, la *patience* et la *résignation*; de plus, nous leur conseillons de se *sangler le ventre*, c'est le seul moyen de parvenir à combler facilement le déficit.

Qu'importe après tout, qu'un certain nombre de travailleurs succombe de misère et de privations, n'en restera-t-il pas toujours assez pour fournir aux privilégiés, aux *repus*, de quoi satisfaire tous leurs *appétits*, toutes leurs *fantaisies* et leurs *caprices*!

L'Union américaine.

La lutte entre les Etats du Nord et du Sud de l'Amérique fixe, et à juste titre, les regards du monde entier.

C'est qu'en effet cette lutte porte dans ses flancs la solution de tant et de si grosses questions, qu'elle mérite l'attention de tout homme qui pense, et offre un vaste champ d'étude aux révolutionnaires.

Le lecteur comprend bien que nous n'avons pas à nous occuper de ce qui concerne les transactions, momentanément suspendues, entre les planteurs et les industriels européens.

Nous avons à rechercher la cause qui a pu opérer un déchirement si profond entre des Etats qui, groupés sous l'étendart étoilé de l'Union, offraient le spectacle d'une grandeur et d'une prospérité telles, qu'elles faisaient envie aux nations du continent et excitaient la jalousie de la mercantile Angleterre.

Pour le vulgaire, cette nombreuse fraction du public qui ne voit les choses qu'à la surface, cette rupture provient uniquement de la crainte qui dominait les hommes du Sud, de voir abolir l'esclavage par la législature, composée en majorité d'abolitionnistes, à la tête desquels se trouve le président Lincoln.

C'est bien là, sans conteste, la cause déterminante, mais il faut chercher ailleurs la cause primordiale, et celle-ci, nous la trouvons dans la constitution même de cette *libre* Amérique, constitution si démocratique, au dire de ses trop nombreux panégyristes.

Les institutions américaines, politiquement parlant, consacrent dans une proportion assez étendue ce que l'on est convenu d'appeler « de larges libertés: » droit de vote pour tous les citoyens, liberté individuelle, droit de réunion, etc. Ces institutions devant lesquelles s'extasiaient nos démocrates bourgeois, et qu'ils nous offraient pour modèle, basée sur le mercantilisme, pêchent par la base. Une constitution a beau proclamer l'exercice de toutes les libertés, le droit d'aller et venir, celui de publier ses opinions, si elle n'affirme pas la seule, la vraie, la liberté sociale, enfin; qu'elle dénie le droit de tous à participer aux bienfaits de la production commune; qu'elle laisse l'immense majorité, — celle qui produit tout, — à la merci de l'exploitation, sous les griffes du capital et soumise aux dures épreuves de la misère et de la faim, cette constitution ne peut avoir qu'une existence précaire, et au bout d'un petit nombre d'années, elle atteint le but de sa carrière.

Lorsque les *Etats-Unis*, il y a trois quarts de siècle, ont proclamé leur indépendance et fondé la république, ils ne contenaient qu'une population très-restreinte, disséminée sur un territoire immense et abondant en produits de toutes sortes, de façon que ses habitants tirant parti des ressources mises à leur disposition, pouvaient alors se procurer à peu de frais les objets nécessaires à la vie et jouir d'un certain bien-être. Les institutions qu'ils s'étaient données, répondaient donc aux besoins généraux et avaient une certaine raison d'être. Mais depuis lors, l'accroissement de la population, l'industrialisme qui a pris un essor si rapide, le luxe qui s'est développé dans des proportions si grandes, cette fureur d'acquérir la fortune, en se précipitant avec une sorte de vertige dans le champ de la spéculation et de l'agiotage, ont rendu l'existence très-dure pour les travailleurs, répandu la misère parmi eux, et constitué un prolétariat dont les conditions ne sont guère plus enviables que celles que nous subissons.

Les institutions américaines ne répondent donc plus aux besoins de la population; la mise en pratique en a signalé les vices; elles ont fait leur temps. Il faut que les américains fassent de vigoureux efforts, se retrempe dans une révolution, s'ils ne veulent pas retomber sous un joug pire que celui qu'ils ont brisé en 1782.

Il ne suffit pas de combattre les esclavagistes, pour les contraindre à émanciper les noirs, (quelque soit d'ailleurs l'issue de la lutte, l'esclavage, battu en brèche partout, exhale son dernier râle), il faut affranchir les blancs, les soustraire aux terribles étreintes du capital.

Que l'Amérique fasse sa révolution; il en est temps si elle ne veut pas voir ses populations s'abâtardir et s'affaïsser. Le jour où elle aura fait litière de cette constitution surannée et proclamé l'égalité, elle aura conquis une puissance morale dans le monde, bien autrement supérieure que celle qu'elle possède par la force et le nombre de ses bâtiments de guerre, et montrant l'exemple, elle pourra dire au monde: « Nous n'avions de

la république que le nom, mais aujourd'hui c'est la chose de tous, et tous les fils de l'Amérique peuvent s'abriter sous l'étendart de l'Union où il n'y a plus que des hommes libres, n'importe la couleur ou l'origine. »

Moralité des grands journaux.

Les estimables organes de l'opinion publique publient le fait suivant :

« La police de Bruxelles vient d'arrêter et de mettre à la disposition du procureur du Roi, un jeune homme appartenant à une honorable famille de Bruxelles, et qui, après avoir voyagé et mené la vie d'une façon assez orangeuse, paraît avoir commis de nombreux détournements et escroqueries. »

Quand un homme appartenant à la classe ouvrière commet un délit quelconque, ces braves journalistes ont bien soin de publier ses noms, prénoms et qualités; mais s'il s'agit d'un membre d'une famille honorable, on prend des précautions. Fût-ce même un sacrifiant chargé de nombreux méfaits, on tait le nom; et le plus souvent on ne met même pas une initiale de crainte de le trahir.

Il est vrai que ce qu'on appelle l'honorabilité dans le monde du privilège, consiste à ne rien faire, à être à charge à la société. Moins un homme a été utile à ses semblables, plus il est honorable.

Résumé politique.

Les questions internationales en litige n'avancent guère; et à moins d'un incident fortuit, l'hiver se passera sans amener de solution.

A toutes les causes de conflits européens, vient encore s'ajouter l'affaire de la vallée des Dappes. Le gouvernement impérial qui a jeté son regard de vautour sur une partie de la Suisse, laisse protester les conseils fédéraux et ne daigne même pas répondre aux notes qui lui sont adressées.

Le grand *annexionniste* sait bien que pour parvenir à ses fins, le mieux est de fatiguer l'opinion publique; il sait également que de guerre lasse, on lui laissera faire ce qu'il médite, de même qu'on a laissé annexer la Savoie et Nice.

Tout reposant sur les intérêts matériels, on ne se battra pas pour un malheureux *lopin* de terre.

Après nous avoir donné la tragédie, le *Deux Décembre* nous fait assister à la haute comédie. Pour conserver le pouvoir ramassé sur le pavé sanglant de Paris, il a usé, dépensé, gaspillé toutes les ressources; en un mot, il a épuisé la France. Maintenant que le *quart-d'heure de Rabelais* est près de sonner, il fait les doux yeux, se confesse et fait son *mea culpa*, afin que ses *bien aimés sujets* remplissent son escarcelle.

Ah! c'est qu'il en coûte gros pour mener grand train et faire bombance; et puis ne faut-il pas prodiguer en millions pour entretenir cette cohue de laquais de tout genre qui entoure le trône impérial.